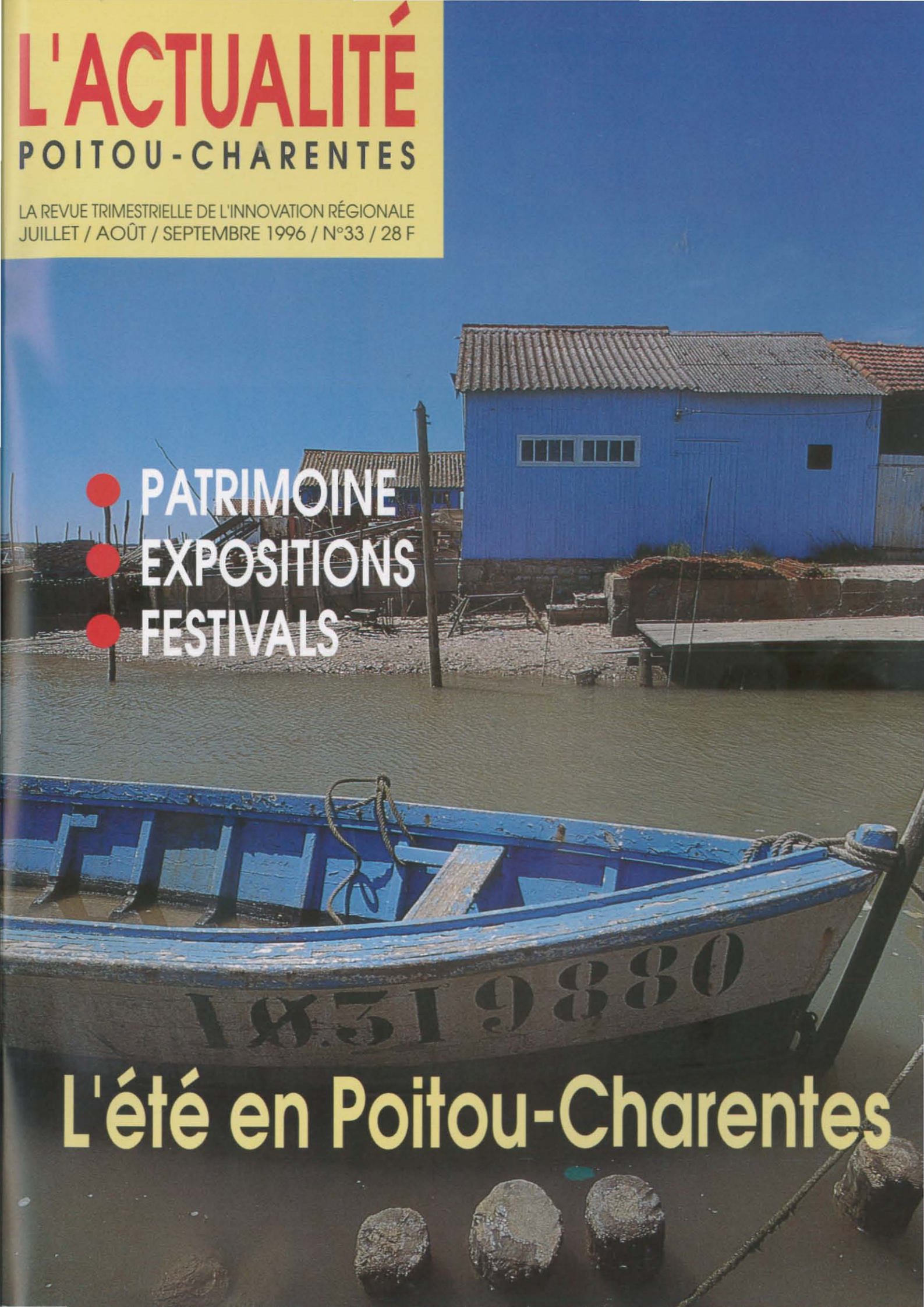
L'ACTUALITÉ
POITOU-CHARENTES

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE
JUILLET / AOÛT / SEPTEMBRE 1996 / N°33 / 28 F



- PATRIMOINE
- EXPOSITIONS
- FESTIVALS

L'été en Poitou-Charentes

PROTEGER L'HOMME ET L'ENVIRONNEMENT

Garantir le confinement de la radioactivité Pour l'ANDRA (Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs), la maîtrise des techniques de stockage et la gestion opérationnelle des déchets radioactifs sont aujourd'hui le résultat de plus de 20 ans d'expérience. Le Centre de Stockage de la Manche, exploité depuis 1969, et le Centre de Stockage de l'Aube, ouvert en 1992, accueillent et assurent le confinement des déchets radioactifs à vie courte générés en France par la production d'électricité, la recherche, l'industrie et la médecine.

Faire avancer la recherche scientifique Pour la gestion des déchets radioactifs à vie longue, la loi du 30 décembre 1991 a chargé l'ANDRA d'un programme de recherches pour la réalisation de laboratoires d'études géologiques, en vue d'un éventuel stockage en profondeur.

Développer l'information Créé par l'ANDRA, l'Observatoire National des Déchets Radioactifs permet d'actualiser chaque année l'inventaire et la localisation des déchets radioactifs anciens et actuels répertoriés en France. Cet inventaire public est un outil essentiel de l'organisation de la mémoire sur les déchets radioactifs.

ANDRA

Aujourd'hui, responsable pour demain.

Agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs • Département de la Vienne
Dépt 727 • Le Bourg 86250 LA CHAPELLE-BÂTON

SOMMAIRE

DÉCOUVERTES

4 COULEURS ENTRE CIEL ET MER
Les cabanes des ostréiculteurs sont menacées de disparaître.

8 Au secours du roi des cailles
Mobilisation pour sauvegarder le râle des genêts dans les prairies.

10 Montierneuf, debout depuis 900 ans
Saint-Eutrope, berceau de l'art roman
Deux églises dédicacées par le pape Urbain II en 1096.

19 Lavausseau, la cité des tanneurs
Chez le dernier tanneur d'un village qui fut un centre industriel.

15 L'imaginaire d'une île atlantique
Dix artistes irlandais à Poitiers, Chauvigny, Villesalem et Charroux.

20 La mémoire des sables
L'histoire de la première traversée du Sahara en véhicule automobile.

22 Dans l'optique de Georges Rousse
Créations à Châtellerault et Saint-Savin d'un maître du trompe-l'oeil.

24 Chez Pierre Loti
La maison natale de l'écrivain, à Rochefort, est plus qu'un musée.

26 UN BEL AMAS
Visite dans les collections du muséum de La Rochelle.

31 L'évolution, une idée de philosophe ?
Une théorie qui porte un grand coup à l'amour-propre de l'homme.

34 Gens de Charentes et de Poitou
Existe-t-il une littérature qui exprime l'identité régionale ?

FÊTES & FESTIVALS

38 L'AGENDA DE L'ÉTÉ

■ **EXPOSITIONS** Yann Kersalé à Melle - Max Ingrand à Curzay-sur-Vonne - Frac Poitou-Charentes - Collection du château d'Oiron - Descartes et la science - Le musée de Bougon - Un nouveau musée à Niort - Le bleu à Rochefort

■ **FESTIVALS** Académies musicales de Saintes - Francofolies de La Rochelle - La tragédie du roi Christophe - Nouvelles musiques traditionnelles à Parthenay - Confolens rêve d'amour Festival du jeu traditionnel à Gençay - Bleu Caraïbes

■ **SITES ET NATURE** L'avenir des maisons en terre - Neptunéa, le musée maritime - La forêt de Chizé rouverte - Art roman en fac-similé - Les jardins de Saint-Loup - Protéger le marais de la Maratte - Graffiti romans - Fresques de lumière à Poitiers

ÉDITO

Le patrimoine roman balise le territoire de Poitou-Charentes. Au fil de nos éditions estivales, nous en dessinons la cartographie. Cet été, les chemins de *L'Actualité* conduisent aux églises Montierneuf de Poitiers et Saint-Eutrope de Saintes, dont émanent les échos de neuf cents ans d'histoire de l'art. A côté de cet héritage, nous abordons aussi l'histoire du patrimoine économique et industriel de la région, avec, notamment, les cabanes des ostréiculteurs qui bordent de couleurs vives les canaux et que l'on cherche à sauvegarder. D'autres biens nous sont légués, naturels, scientifiques ou littéraires, que l'on découvre dans des lieux aussi inattendus que les prairies alluviales – où vit, par exemple, le râle des genêts –, que le cabinet de curiosités du muséum d'histoire naturelle de La Rochelle ou la maison natale de Pierre Loti. Bien sûr, ce regard sur les richesses de la région n'est pas inféodé au passé. Poitou-Charentes continue d'inventer et de créer. Artistes, écrivains, musiciens, comédiens réjouissent nos imaginaires.

Didier Moreau

Photo de couverture : Bruno Veysset

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours de la DRIRE, du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers et d'AIRE 198.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers
49 50 33 00
Rédaction - Diffusion : 49 51 80 48
Abonnements : voir page 50
Publicité : EDL (1) 30 49 44 00

Directeur de la publication : **Yves Cenatiempo**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797. ISSN 0983-8856.
Dépôt légal : 3e trimestre 1996.

Conception réalisation :
Agence de presse AV Communication-Claude Fouchier
Menneguerre-Photogravure - Celles-sur-Belle.
Imprimerie Sajic-Vieira - Angoulême.

Couleurs entre ciel et mer

A Marennes-Oléron, les petites cabanes d'ostréiculteurs, peintes aux couleurs vives, sont menacées de disparaître. La valeur touristique suffira-t-elle à lutter contre les normes sanitaires et la crise économique ?

Hervé Brèque
Photos Bruno Veysset

Alors que la production d'huîtres est au bord de la déconfiture économique, les paysages ostréicoles de Marennes-Oléron n'ont jamais attiré autant de touristes.

Véritable paradoxe : d'une part, les cabanes colorées des ostréiculteurs sont devenues des images symboles du département de la Charente-Maritime ; d'autre part, elles sont de moins en moins nombreuses, car détruites par des bulldozers quand elles menacent de s'effondrer dans les chenaux.

Il n'y a pas de mystère. Dans les années fastes, on a compté jusqu'à 6 000 exploitations dans le bassin de Marennes-Oléron, il n'en reste plus que 1 300 et la dégringolade risque de ne pas s'arrêter là.

Quand un ancien s'arrête, il n'y a plus personne pour reprendre sa cabane. Et les puissants, les grosses exploitations, ne trouvent pas leur compte dans ces petits cubes de bois exigus. Confrontés à des normes sanitaires de plus en plus exigeantes, les professionnels, qui ont encore les moyens d'investir, abandonnent la cabane traditionnelle et préfèrent construire des établissements

standardisés, aux parpaings sans âme, comme ceux qui prolifèrent sur les zones industrielles sinistres de toutes les communes de France.
La cabane va donc mal parce que l'ostréiculture va mal, ce que les Français ne perçoivent pas forcément quand ils dégustent leurs plateaux de fruits de mer. Pendant longtemps, l'huître a été un produit de luxe. Ce n'est plus totalement vrai, même si quelques-uns privilégient la qualité, l'affinage, si particulier, dans les claires de Marennes-Oléron. La plupart subissent la loi des acheteurs, grossistes et grandes surfaces qui tirent les prix vers le bas. Au début des années 90, le producteur vendait son kilo d'huîtres entre 10 et 12 F. Aujourd'hui, un prix de 6 à 8 F est fréquent. Enfin l'ostréiculture est un travail difficile. Beau et dur. Aujourd'hui, les touristes sont friands de ces métiers «épais», qui portent leurs poids de drames mais aussi de belles histoires.

«Nous n'allons pas gagner notre vie en faisant visiter les cabanes, mais le tourisme peut contribuer à la survie de l'ostréiculture en Charente-Maritime»

C'est, il faut le dire, une alternative intéressante à l'habituel bronzage-baignade sur les plages voisines.
Depuis plusieurs années, l'association Terrres Marines a entrepris de structurer l'accueil touristique dans le bassin de Marennes-Oléron. Ce sont les femmes, les ostréicultrices, qui en ont pris l'initiative. Mais il n'est pas question d'abandonner les cabanes et les chenaux aux touristes.
«Les visites, la préservation des cabanes, ne doivent pas être le seul but, clament Maguy Bouffénie et Sylviane Normandin, deux des chevilles ouvrières de l'association. *Si un jour nous n'avons plus que des sites morts à faire visiter, cela n'intéressera évidemment plus personne. Ce qui est important, c'est d'abord que l'ostréiculture s'en sorte. Nous n'allons pas gagner notre vie en faisant visiter les cabanes, mais le tourisme peut contribuer à la survie de l'ostréiculture en Charente-Maritime. En effet, les gens qui ont passé une journée avec nous, qui nous ont vu travailler, ont ensuite des visages à mettre sur les huîtres. Et quand, de retour chez eux, ils vont acheter des huîtres, ils cherchent plutôt des Marennes-Oléron.»*
Le bassin charentais a bien besoin d'un coup de pouce. Ici, une huître met trois ans, et souvent quatre, à pousser, dans des parcs surpeuplés, coincés entre la côte et l'île d'Oléron. A côté de cela, les concurrents obtiennent en mer ouverte, où l'huître engraisse mieux, le même résultat en deux ans seulement, en Bretagne, et surtout en Normandie, sur les plages du débarquement.
Ce qui exige de faire preuve d'imagination.

Terres Marines a mis sur pied une dizaine de circuits touristiques à travers les marais et les exploitations aquacoles. L'association a également constitué une flotille d'une quarantaine de pontons ostréicoles.
Pendant les périodes de malines, c'est-à-dire quand la mer découvre les parcs à huîtres, ces professionnels partent travailler avec trois ou quatre touristes qui découvrent ainsi le métier de l'intérieur. On dis-

Maguy Boufénie et Sylviane Normandin, de l'association Terres Marines.
Pour les visites, contacter la maison du tourisme, tél. 46 85 65 23

cute beaucoup, on boit un verre de vin blanc, on revient la tête pleine d'images et les bras rougis par le soleil. Les touristes deviennent souvent des clients, parfois des amis.

Cette notion de proximité avec les clients est développée depuis longtemps par Jean-Marc Chailloleau. Il est ce qu'on appelle un expéditeur. Il produit peu lui-même et achète à des éleveurs les huîtres qu'il va vendre en région parisienne.

Avec ses clients de Nogent-sur-Marne, il entretient une relation forte, qui va bien au-delà de la simple transaction commerciale. Il publie un petit journal gratuit qu'il expédie ou donne aux acheteurs. Et ceux-ci, quand ils sont en vacances en Charente-Maritime, viennent le saluer.

«Quand les gens voient la dureté de notre travail, quand ils apprennent qu'il faut quatre ans pour faire pousser une huître, ils ne trouvent plus les huîtres aussi chères»

Jean-Marc Chailloleau prend alors sur son temps pour les accompagner à travers les marais ou leur offrir un verre et une dégustation, dans sa surprenante cabane à terrasse, à la hauteur inhabituelle, mais tellement plus conforme à l'esprit du lieu que les bâtiments de type industriel.

Il essaie d'insuffler la même dynamique dans l'association «Initiative pour l'animation du chenal d'Arceau», dont il s'occupe. *«Nous accueillons des visites de groupe. Cela marche plutôt bien et les gens ont l'air content,* affirme Jean-Marc Chailloleau. *Je pense que la visite c'est quelque chose de fort, qui va leur rester. Nous, professionnels, cela nous permet d'être plus solidaires, nous travaillons pour l'intérêt commun. Quand les gens voient la dureté de notre travail, quand ils apprennent qu'il faut quatre ans pour faire pousser une huître, ils ne trouvent plus les huîtres aussi chères.»*

L'association se bat aussi pour la préservation du patrimoine, parce qu'au chenal d'Arceau, sur la côte nord-est de l'île d'Oléron, la moitié des cabanes ont déjà disparu. L'association avait un projet : rénover trois cabanes pour offrir un lieu d'accueil aux visiteurs. Les planches et le coup de peinture aux couleurs vives, ce n'était pas vraiment le problème. Mais dans le marais, aussi surprenant que cela puisse paraître, les ostréiculteurs n'ont toujours pas l'eau courante, donc pas de sanitaires pour les touristes. Un coup de pouce des élus était indispensable, l'association attend toujours.

Malgré le manque de structures, les visites continuent. *«Nous sommes même obligés de refuser du monde,* constate Jean-Marc Chailloleau. *J'ai notamment repoussé les offres de plusieurs autocaristes. Nous ne faisons pas ça pour devenir une usine à touristes, mais au contraire pour permettre à l'ostréiculture familiale de survivre.»*

Même remarque chez Terres Marines. *«Nous ne voulons pas devenir une réserve d'Indiens,* s'exclame Sylviane Normandin.

Nous voulons bien nous ouvrir, mais à condition de rester maîtres de notre destin, de participer à notre avenir.»

L'ostréicultrice fait référence au projet départemental qui prévoit de classer trois des vingt-neuf sites ostréicoles du bassin de Marennes-Oléron (le chenal d'Ors au Château-d'Oléron, le chenal de Daire à Bourcefranc et le chenal de La Tremblade). On ne sait d'ailleurs pas bien encore à quoi servira le classement, mais les ostréiculteurs craignent que ces trois sites choisis pour être des vitrines finissent par cacher la décrépitude des autres.

«Pas question, disent les ostréicultrices, *d'avoir d'un côté des sites à touristes où les professionnels ne pourront plus toucher à leur patrimoine et, de l'autre, des sites d'exploitation défigurés par les cabanes modernes. Des sites ostréicoles entiers risquent de disparaître, cela nous inquiète beaucoup.»*

Reste une question de fond : les ostréiculteurs que l'on dépeint volontiers comme individualistes sauront-ils parler d'une seule voix ? Pas sûr.

Quant aux élus, ils ne sont pas tous indifférents au devenir du patrimoine ostréicole. A La Tremblade, une initiative diversement appréciée a été engagée. Le maire a autorisé la reprise de certaines cabanes par des non-ostréiculteurs, dans une zone quasi abandonnée du chenal. Les cabanes ne seront pas transformées en résidences secondaires, un cahier des charges très strict étant imposé aux nouveaux occupants qui n'ont, par exemple, pas le droit d'y dormir et doivent respecter l'architecture traditionnelle. Cette initiative laisse les ostréiculteurs perplexes. Ils se réjouissent que le patrimoine cesse de se détériorer.

Mais, ils envisagent assez mal la cohabitation entre les professionnels et les vacanciers, aux préoccupations trop éloignées. L'association IACA comme Terres Marines sont unanimes à ce sujet : *«Les précautions prises à La Tremblade sont indispensables, parce que si les cabanes devenaient des résidences secondaires, les prix se mettraient à flamber et cela voudrait dire qu'on arrêterait l'ostréiculture. En revanche, sur des sites ostréicoles totalement abandonnés, et il y en a, c'est peut-être une solution.»*

Pour les visiteurs, 1996 sera peut-être une bonne année. Parce que des sites sont encore bien vivants et que l'on peut désormais facilement les visiter.

Mais demain, l'ostréiculture des petites cabanes en bois, peintes de couleurs vives, existera-t-elle encore ? ■

Jean-Marc Chailloleau de l'association IACA. Visites des cabanes ostréicoles et du chenal d'Arceau (en groupe) tél. 46 75 46 46

Fête sur le chenal d'Ors à Oléron, le 17 août, avec vieux gréements et artistes qui occuperont les cabanes des ostréiculteurs.

Mondialement menacé, le râle des genêts est une espèce essentiellement européenne dont les populations sont partout en déclin. Mobilisation internationale pour sauvegarder cet oiseau inféodé aux prairies alluviales.

Au secours du roi des cailles

Grand migrateur voyageant aux mêmes périodes et hivernant sur les mêmes secteurs que les cailles, on pensait jadis que le râle des genêts les guidait dans leur migration, d'où son surnom de «roi des cailles» qui subsiste dans ses noms allemand, hollandais, espagnol et italien.

Malgré son vol malhabile et lourd, le râle des genêts est un grand migrateur qui arrive vers la mi-avril. Présents en France moins de quatre mois par an, les adultes seront les premiers à quitter notre territoire, dès le mois d'août, pour rejoindre leurs zones d'hivernage situées dans la moitié sud-est de l'Afrique tropicale.

C'est donc à partir d'avril, lorsque les adultes arrivent sur leurs zones de reproduction, que vous aurez le plus de chance d'entendre le chant caractéristique des mâles, marquant leur territoire et cherchant une compagne. Ce chant râpeux, semblable au son émis par les dents d'un peigne que l'on frotterait deux fois de suite, a été traduit en une onomatopée qui lui a valu son nom scientifique : *Crex crex*.

Pendant les fenaisons, des bénévoles de la LPO se rendent sur le terrain pour sauver les poussins qui courent devant la faucheuse.

Les principales zones de reproduction française sont au nombre de cinq : Normandie, bassin de la Loire inférieure et basses vallées Angevines, bassin de la Charente, bassin de la Saône et val de Meuse. Viennent s'ajouter quelques zones humides, tourbières et marais encore intacts. Une enquête, menée de 1982 à 1984 par l'Union nationale des associations ornithologiques, estimait le nombre de mâles chanteurs en France à 1 600 - 2 000 individus. L'enquête menée en 1991 et 1992 par la Ligue pour la protection des oiseaux (LPO) et par l'Office national de la chasse (ONC), aboutissait à un total de 1 100 à 1 200 mâles chanteurs, soit un déclin de près de 40 % des effectifs en une dizaine d'années !

Trois principales menaces pèsent sur le roi des cailles : la disparition de son habitat au profit des mises en culture (maïs, tournesol, peupliers, urbanisation...) ; l'altération de son habitat (drainage, assainissement des zones inondables, endiguement, pâturage des prairies de fauche...) ; l'intensification de l'agriculture avec un matériel de plus en plus perfectionné qui permet des fauches plus rapides et surtout plus précoces.

Ce dernier facteur est l'un des plus évidents et, en 1868, Brehm écrivait déjà que *«les moissonneurs abattent sous leurs faulx bien plus de ces oiseaux que les chasseurs n'en tuent»*.

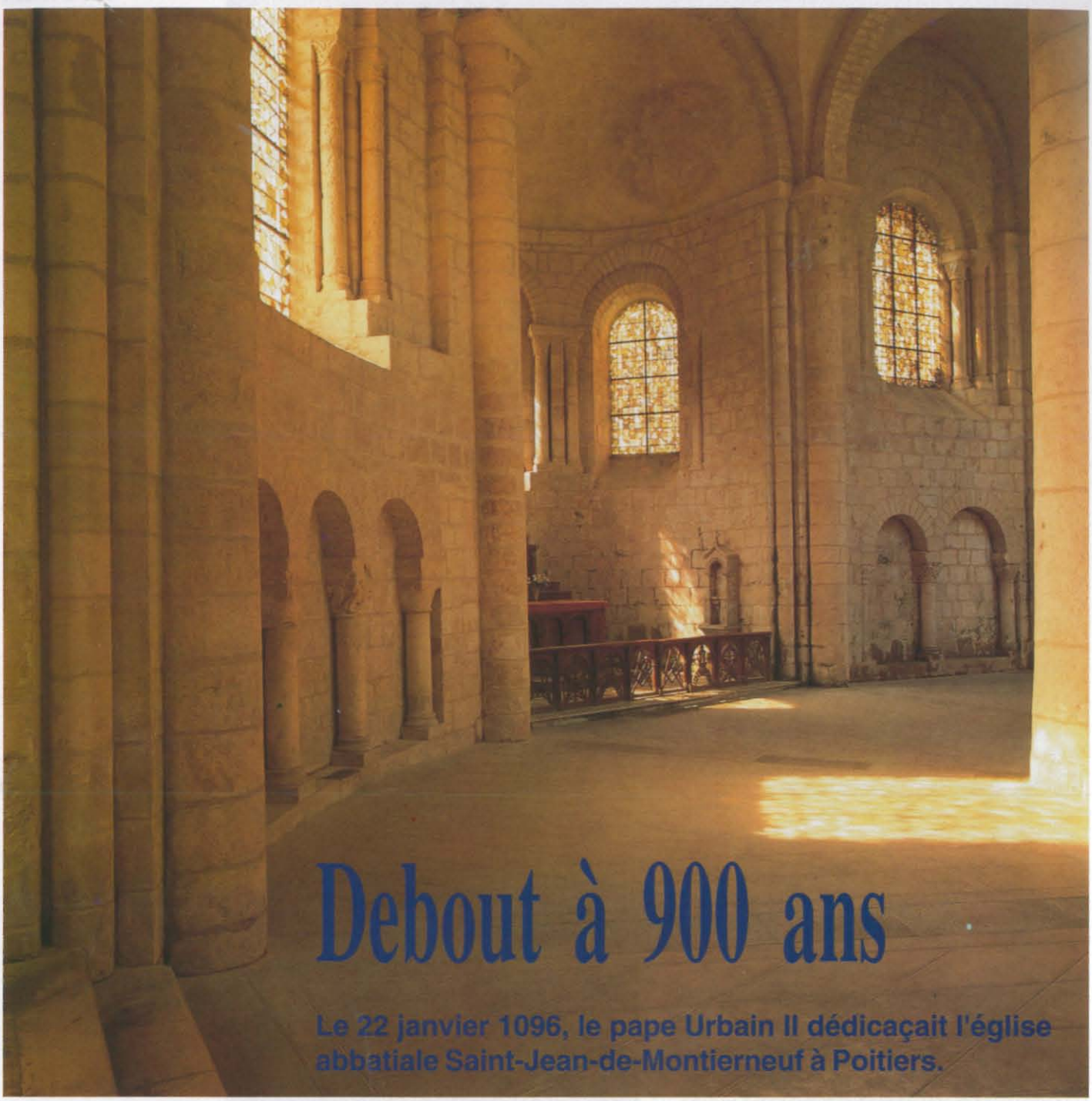
C'est donc en ce sens que sont menées aujourd'hui les actions des associations de protection de la nature. En effet, le nid est une simple cuvette garnie de fragments végétaux, établie à même le sol et dissimulée dans la végétation. Les fauches de plus en plus précoces se font au péril des femelles qui, si elles restent sur le nid, seront happées par la faucheuse ; dans tous les cas, si les adultes pren-

● Yann Hermieu
Photos M. Salamolard et L.-M. Préau / LPO

Le râle des genêts appartient à la famille des gruidés. De la taille d'une perdrix grise, mais plus svelte, il est cependant extrêmement difficile à observer.
D'un naturel très farouche, il préférera, à votre approche, se faufiler entre les touffes d'herbes et ne prendra son envol qu'en dernière limite. Contraint à prendre son essor, il décollera alors bruyamment. Les pattes pendantes, les ailes totalement rousses, un vol maladroit et très bref avant de replonger dans le couvert de la végétation, sont alors les critères de son identification certaine.

nent leur envol, les oeufs seront écrasés par le tracteur. Si la parcelle n'est pas fauchée tout de suite, les oeufs auront le temps d'éclore et ce sont alors les poussins ou les jeunes ne volant pas encore qui seront victimes des machines. En effet, traditionnellement l'agriculteur commence à faucher de l'extérieur vers l'intérieur de la parcelle. Les oiseaux, répugnant à s'envoler ou à traverser la zone fauchée à découvert, se trouvent piégés dans un carré d'herbe qui diminue à chaque passage. Si les adultes finissent par prendre leur envol, les poussins, eux, seront broyés. Dans ce type de fauche, moins de 5% des poussins survivent.
En France, huit programmes de type OGAF - Environnement et quatre d'action communautaire pour la nature (ACNAT) ou de type «Life-Nature» ont été engagés. Depuis 1994, un programme communautaire «Life-Nature» a été initié par la RSPB en Grande-Bretagne, l'IWC en Irlande et la LPO en France.
Ce progamme se déroule dans notre région en val de Charente avec l'aide de Charente Nature, le concours financier de la Région, et surtout avec l'adhésion des communes, des agriculteurs et de la chambre d'Agriculture. Les fonds européens permettent, à titre expérimental, d'inciter les agriculteurs à passer un contrat de gestion qui prévoit une fenaison laissant de larges bandes de végétation intacte (5% de la superficie de la parcelle) et une fauche plus tardive. Ce type de contrat concerne, en Charente et Charente-Maritime, une vingtaine d'exploitants pour une superficie de 250 ha.
Ce programme expériemental, qui se termine cette année, sera suivi par une opération locale agro-environnementale (OGAF) qui aura pour but de conserver le milieu tout en favorisant des pratiques agricoles à grande échelle (5 000 à 10 000 ha), permettant le maintien et la restauration des populations du roi des cailles. Sachant que la France accueille la plus importante population des râles des genêts de toute l'Europe occidentale. ■

La LPO diffuse un dépliant après des agriculteurs pour qu'ils adoptent des principes de fauche épargnant les râles des genêts. Ce dépliant «fauchez sympa» est disponible sur demande à la LPO, Corderie royale, BP 263, 17305 Rochefort cedex. Tél. 46 82 12 34



Debout à 900 ans

Le 22 janvier 1096, le pape Urbain II dédicaçait l'église abbatiale Saint-Jean-de-Montierneuf à Poitiers.

C'est un motif de pénitence que le comte de Poitou et duc d'Aquitaine Gui-Geoffroy-Guillaume invoque en fondant au XIe siècle l'abbaye clunisienne Saint-Jean-de-Montierneuf à Poitiers. Il avait en effet pas mal de choses à se reprocher : il avait pillé les villes de Saintes et Luçon, avait répudié sa première femme qui ne lui avait pas donné de fils et épousé Audéarde de Bourgogne considérée comme sa parente (à un degré prohibé à l'époque). Autres raisons plus profondes : l'ordre de Cluny, alors à son apogée sous le long abbatiat de saint Hugues (1049-1109), voulait s'installer dans la région. Volonté réciproque de la part du comte qui dota richement sa fondation à Poitiers.

Il semble que Gui-Geoffroy-Guillaume ait exprimé aussi le désir de construire une nouvelle église pour servir de sépulture à sa famille. De plus, il souhaitait attacher son nom à une construction religieuse. C'était presque une habitude dans la famille des grands seigneurs d'Aquitaine : sa mère, Agnès de Bourgogne, mariée à Guillaume le Grand, avait fait reconstruire Saint-Hilaire. Sa grand-mère avait fait construire l'abbaye de Maillezais en Vendée. La construction de l'église a certainement commencé en 1069, selon les chroniqueurs de l'époque. C'est d'ailleurs le chantier le mieux documenté de l'art roman en Poitou, notamment grâce à la chronique du moine Martin, moine de l'abbaye au début du XIIe siècle.

● Laurence Chegaray
Photos Marc Deneyer

On a choisi pour son implantation un lieu nommé Chasseigne, à l'extérieur des murs. Le nom de Montierneuf vient de «moutier neuf», nouveau monastère. Le moine Martin l'appelle d'ailleurs toujours le moutier neuf et pas le monastère Saint-Jean. Montierneuf sera le plus important établissement clunisien de la province de Poitou. C'est une abbaye conséquente, faite pour cent moines. *«Un bourg se construit, centre de moulins et tanneries notamment. Un château royal sera bâti au XIIIe siècle, ainsi que deux hôpitaux au XVIIe siècle»*, relate l'historien Robert Favreau.

Aujourd'hui, l'église abbatiale reste de vastes dimensions, bien qu'elle ait été amputée d'une travée occidentale. On peut, en effet, remarquer l'amorce du prolongement de l'église de part et d'autre de la façade remontée au XVIIe siècle.

Une des premières façades plates et décorées

Des sondages archéologiques, en 1990, ont permis de retrouver les traces de l'ancienne façade. Celle-ci était plate (comme Notre-Dame-la-Grande) et fut certainement l'une des premières à être décorée. Il n'en reste rien, mais les pierres anciennes ont été utilisées pour construire la façade actuelle : on retrouve des pierres qui entouraient les fenêtres par exemple. *«Si on pouvait retourner les pierres de cette nouvelle façade, on en retrouverait certainement beaucoup plus»*, note Marie-Thérèse Camus, professeur à l'université de Poitiers, spécialiste de l'art roman.

Saint-Jean-de-Montierneuf annonçait les grandes façades plates et décorées qui font la renommée du Poitou et de la Saintonge. Car jusqu'à la fin du XIe siècle, la plupart des entrées dans les églises se faisaient par des tours-porches. C'est le cas de Sainte-Radegonde, Saint-Hilaire, Saint-Porchaire, Saint-Nicolas, Saint-Savin.

Pourquoi une façade plate à Montierneuf ? *«C'est accidentel*, explique Marie-Thérèse Camus. *Nous savons par le moine Martin que le comte avait voulu faire une façade avec deux tours pour suspendre les cloches, mais la mort, en 1086, l'a empêché de mener à bien son projet. On peut penser que les moines n'avaient pas suffisamment d'argent pour achever la façade et ont dû clore l'église de façon plus simple.»*

Après avoir prêché la première croisade au concile de Clermont en novembre 1095, Le pape Urbain II, ancien grand prieur de Cluny, deuxième pape français, demeure trois semaines à Poitiers. Le 22 janvier 1096, a lieu la dédicace de l'abbatiale et le pape consacre un des deux autels du choeur : un événement tout à fait extraordinaire. Une grande inscription lapidaire placée dans le choeur, puis transférée au début du XVIIe siècle dans le mur du collatéral nord, en rappelle le souvenir.

A l'entrée de la petite place de l'église, on peut remarquer à gauche et à droite du portail, des restes de murs avec des pilastres : il s'agit de l'ancienne entrée du monastère qui n'a pas changé de place. Ce sont les seuls vestiges du temps de la fondation car l'abbaye a beaucoup

souffert des guerres de Religion : les Protestants ont assiégé Poitiers à deux reprises en 1562 et 1569. L'abbaye a été surtout endommagée en 1562. Les cloîtres ont été bombardés et incendiés : les bâtiments ont été complètement dévastés et remplacés à l'époque classique par un bâtiment qui devint par la suite le bâtiment principal de l'ENSMA. On distingue encore les pierres léchées par le feu, qui conservent une couleur rougeâtre. Il serait intéressant de faire des fouilles sur tout ce secteur pour connaître exactement la disposition des lieux.

La vie communautaire s'est maintenue en l'abbaye jusqu'en 1787. Après la Révolution, le curé Sabourin a consacré sa fortune person-

Un livre et un guide

A l'occasion des 900 ans de l'abbaye, l'association a édité un livre, avec le soutien de la Ville de Poitiers et du CIO. Ce volume est écrit par des spécialistes de l'histoire médiévale, de l'histoire locale et de l'art roman : François Villard, ancien directeur des archives départementales de la Vienne, y explique la fondation de Montierneuf et le rôle de Cluny dans la région ; Robert Favreau, directeur honoraire du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, rappelle les premiers témoignages sur l'abbaye, évoque les inscriptions de Montierneuf (1086-1102) et le bourg de Montierneuf ; Marie-Thérèse Camus, spécialiste de l'art roman, présente l'édifice roman ; François Jeanneau, architecte en chef des monuments historiques, présente les différentes restaurations de l'église. Cet ouvrage est illustré de photographies signées Christian Vignaud et de cartes (notamment sur les déplacements du pape en France). Il est assorti d'un guide (pouvant être vendu à part) qui permet de visiter l'église et de découvrir les objets mobiliers. Ce guide est réalisé par Robert Favreau, Marie-Thérèse Camus, Annie Brillaud, conservateur des antiquités et objets d'art, Bernard Brochard, inspecteur général des monuments historiques.

nelle à sauver l'église, en entreprenant d'importants travaux de maçonnerie.

C'est l'époque où l'on a fait refaire le clocher qui avait également souffert au moment des guerres de Religion (mais qui ne s'est écroulé qu'au XIXe siècle). Le clocher ressemblait, au départ, à celui de Notre-Dame-la-Grande, quoique plus beau et mieux équilibré. Au moment des guerres, un clocheton s'était écroulé et les voûtes avaient été abîmées par les boulets.

Il aura fallu attendre près d'un siècle pour que deux abbés (l'oncle et le neveu) nommés Rousseau de la Parisière, fassent refaire, l'un la façade et une grande partie des voûtes de la nef centrale, l'autre les voûtes du choeur. Le bâtiment se trouvait alors diminué en longueur, avec une nef abaissée dans sa partie centrale et occidentale. Or, sous le Consulat, le clocher, déjà déstabilisé par la disparition du clocheton, s'est effondré et a cassé une partie des voûtes de la nef et du bras sud du transept. On a refait alors des voûtes en briques à la travée (la coupole actuelle n'est pas d'origine), quelques voûtes du sud du transept et deux travées dans la nef centrale.

Le massacre de la sculpture romane au siècle dernier

Mais l'abbé Sabourin a commis une erreur irréversible en faisant disparaître l'essentiel de la sculpture existante. Ce prêtre n'a pas pris conscience de l'importance de ce patrimoine, préférant casser les beaux chapiteaux romans et les remplacer par des corbeilles en vulgaire plâtre, imitant des feuillages.

Les quelques témoignages évoquant la sculpture de l'époque et les pièces secondaires (petits chapiteaux) subsistant au niveau du transept, du chevet et du déambulatoire ne peuvent que faire regretter davantage encore ce désastre. Un chapiteau représentant des éléphants se trouve au musée. Pour le reste, il faut se contenter de traces peu représentatives. *«On peut remarquer qu'il y a eu des bons sculpteurs sur ce chantier, et d'autres qui ne valaient rien du tout car certaines sculptures restantes sont de mauvaise facture»*, explique Marie-Thérèse Camus.

L'abbatiale conserve heureusement un cachet tout particulier et une apparence parfois contestée : le choeur a été surélevé à l'époque gothique (XIIIe siècle), peut-être suite à un accident (on a parlé d'un incendie causé par la foudre), peut-être tout simplement pour donner de la clarté : *«Les bâtisseurs ont été assez habiles pour mettre le choeur gothique doté d'arcs-boutants sur le choeur roman, ce qui donne aujourd'hui à l'église, une silhouette originale.»*

Dans les années 80, la ville a entrepris le nettoyage des terrains autour du choeur (les bâtiments militaires ont été remplacés par des espaces verts). Le choeur a été nettoyé et les fameux plâtres de l'abbé Sabourin enlevés. Ainsi, les anciens parements en pierre de taille ont pu être dégagés : selon les historiens, Saint-Jean-de-Montierneuf serait en effet l'un des premiers édifices de la région à avoir été construit entièrement en pierre de taille (faces externes et internes).

On ignore toutefois si ce très beau travail de maçon était fait pour être visible, si les murs étaient peints ou seulement recouverts d'un enduit blanc pour plus de clarté. Il y a dans le choeur et le transept des sortes de niches un peu plates avec de petites colonnes : il est possible qu'elles aient servi à animer le mur et éviter que les parois soient trop lisses, ou bien servi de cadre à des peintures comme cela existe à Saint-Savin, Saint-Hilaire de Poitiers ou dans d'autres abbayes clunisiennes.

Après une première phase de travaux extérieurs à la fin de cette année, la restauration des murs de la nef permettra peut-être de retrouver, sous les enduits du XIXe, des enduits plus anciens, pourquoi pas de l'époque romane.

«Le clocher roman, dont il ne reste qu'une face, pourrait, grâce aux documents anciens conservés, retrouver son aspect d'origine, ajoute François Jeanneau, architecte en chef des monuments historiques. *La restitution du clocher aurait l'avantage de redonner à l'édifice sa silhouette, aujourd'hui altérée par la présence de ce moignon en son centre, et constituerait pour la ville un signal marquant.»* ■

L'église Saint-Eutrope de Saintes, construite il y a neuf siècles, a marqué l'éclosion de la grande sculpture romane en Saintonge.

Berceau de l'art saintongeais

Saintes fête Saint-Eutrope depuis le 20 avril. Il y a tout juste 900 ans, une foule de fidèles et de pèlerins assistait à la consécration par Urbain II des autels du sanctuaire et de la crypte de cette basilique funéraire qui constitue aujourd'hui un des fleurons de l'art religieux en Saintonge. Le pape effectuait alors un périple en France. Motif de son séjour : convaincre le comte Raymond de prendre la tête de la croisade. A cette occasion, il consacre plusieurs édifices religieux. Après Poitiers, où il a dédicacé Montierneuf, Saintes est une de ses étapes sur le chemin de Toulouse. L'église de Saint-Eutrope qu'il célèbre avec Ramnulphe, l'évêque de la ville, est alors en voie de reconstruction. C'est le début de la renaissance pour cet édifice dont les premières traces remontent au VIe siècle.

En effet, écrit l'abbé Yves Blomme, *«c'est par le poète latin Venance Fortunat, qui vivait près de Radegonde au monastère Sainte-Croix de Poitiers, que nous entendons pour la première fois parler d'une église de Saintes dédiée à saint Eutrope»*. Elle est construite aux abords de la voie antique qui reliait Saintes et Bordeaux.

Eutrope, premier évêque de Saintes, est présenté par Grégoire de Tours comme un noble envoyé par l'évêque Clément pour évangéliser les Santons. Il aurait été martyrisé à Saintes. Quelle est la part de réalité et de légende dans cette hagiographie ? La question n'est

● Christophe Delorme
Photos Marc Deneyer

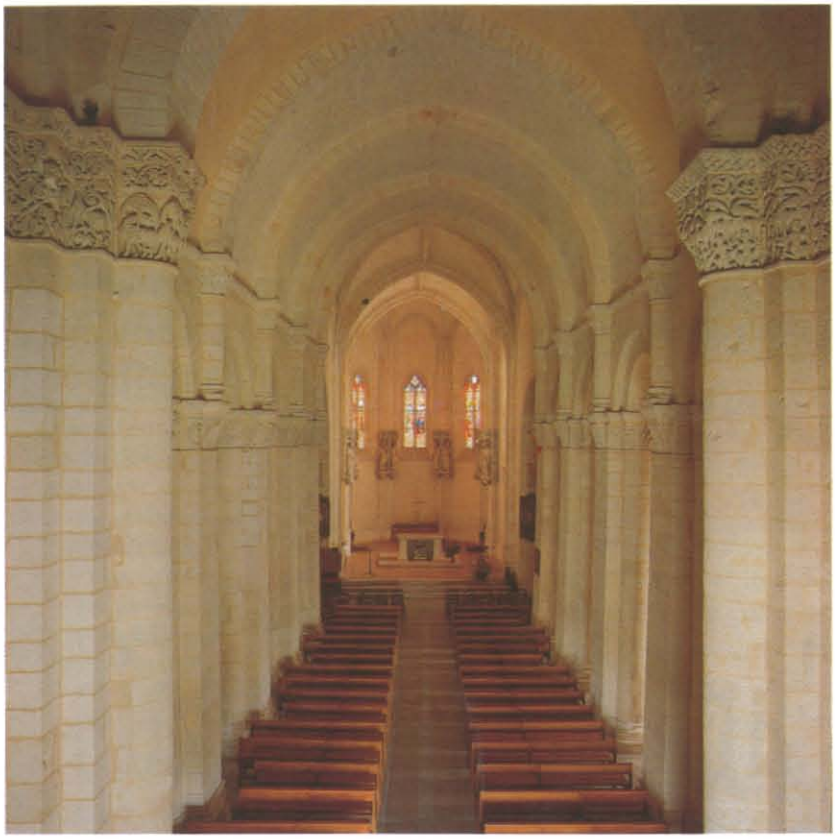
Voir et lire

Deux expositions sont présentées cet été à Saintes : «L'imaginaire et la foi», sur les ateliers de sculpture et l'art roman saintongeais, et «Saint-Eutrope : l'homme, l'église, le quartier». Un ouvrage de référence sur la sculpture romane en Saintonge paraîtra en décembre. Conférences, concerts, films, spectacles, découvertes nocturnes, sont proposés cet été. Office de Tourisme de Saintes : 46 74 23 82

toujours pas tranchée. Une chose est certaine : l'église a, dès le départ, le caractère funéraire qu'elle a conservé aujourd'hui.

Plusieurs fois pillée au cours des siècles suivants, Saint-Eutrope doit son salut à Gui-Geoffroy-Guillaume, comte de Poitou, qui décide en 1079 de la restaurer et d'en faire don à l'ordre de Cluny. Cette période correspond d'ailleurs à un véritable «raz de marée» clunisien dans la région, fortement encouragé par ce même comte du Poitou. La reconstruction débute en 1081.

Quinze ans plus tard, Saint-Eutrope est encore en pleins travaux lors de la venue d'Urbain II. *«Le récit de cet événement est relaté par un moine de Saint-Cybard d'Angoulême,* note



Christian Gensbeitel, animateur du patrimoine. *Il donne des indices sur l'état d'avancement de l'église lors de cette cérémonie. Grâce à cette chronique, Saint-Eutrope est le seul édifice roman de Saintonge pouvant être daté avec une telle précision.»*

Dimensions exceptionnelles, cas unique en Saintonge de choeur à déambulatoire, etc., l'architecture de Saint-Eutrope est en bien des points étonnante. Si bien que l'on se demande encore si les bâtisseurs se sont inspirés d'un modèle, et si oui, lequel ? *«On s'aperçoit qu'il y a beaucoup d'atermoiements, d'empirisme,* considère Christian Gensbeitel. *Comme beaucoup de chefs-d'oeuvre, l'église Saint-Eutrope est faite d'hésitations.»* Le choix d'une construction à plusieurs niveaux, avec église haute et église basse, est, lui, tout à fait «pensé». Explication : tout en étant un lieu de culte d'une grande communauté de moines de la liturgie bénédictine, l'église était une étape importante sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle et devait accueillir à ce titre des pèlerins. Comment éviter que les premiers troublent le calme nécessaire aux seconds ? Les concepteurs ont résolu le problème en construisant un édifice à trois niveaux que décrit Marie-Thérèse Camus, professeur à l'université de Poitiers : *«Une vaste crypte à déambulatoire et chapelles rayonnantes où reposent les reliques, un choeur de dimensions et d'organisation identiques pour les moines et, à mi-niveau, une nef permettant aux fidèles soit d'assister aux cérémonies religieuses, soit de descendre dans la crypte.»*

La crypte de Saint-Eutrope est un trésor de pureté romane

Cet ensemble n'a plus sa belle unité : la nef a malheureusement disparu, détruite au début du XIXe siècle par mesure... d'économie. L'esplanade, construite à son emplacement, donne une idée de son ampleur. Il reste aujourd'hui une partie du transept, le choeur de l'ancienne église ainsi que la crypte. Soit amplement de quoi intéresser le visiteur.

La crypte est pour Marie-Thérèse Camus *«un trésor de pureté romane».* De plus, l'étude des chapiteaux s'avère passionnante en raison de la qualité des ateliers qui ont travaillé sur le chantier au tournant des XIe et XIIe siècles. *«Dans la crypte et le choeur, on trouve une thématique très ornementale : les rosaces, les motifs floraux et végétaux montrent que l'atelier qui a travaillé sur cette partie a été surtout influencé par la sculpture antique,* explique Jacques Lacoste, professeur à l'université de Bordeaux. *A la croisée du transept, la sculpture change. On trouve beaucoup de figures humaines et d'animaux : ce second atelier a été influencé, lui, par les illustrations des manuscrits enluminés. On découvre également deux chapiteaux historiés représentant des scènes religieuses : la pesée des âmes qui symbolise le jugement dernier et Daniel dans la fosse aux lions.»*

Ces remarquables décors sculptés ont influencé un grand nombre d'églises de la région, faisant de Saint-Eutrope une référence de la sculpture romane en Saintonge. ■

Catherine Owens, «Self Examination», 1995, aquarelle sur papier de soie moulé.

L'imaginaire d'une île atlantique

A Poitiers, Chauvigny, Villesalem et Charroux, le Confort Moderne montre les multiples facettes de l'Irlande à travers ses artistes.

Qui n'a entendu parler cette année de l'Imaginaire irlandais ? Le festival de la culture irlandaise contemporaine a conquis la France. Et que découvre-t-on ? Un pays neuf, fier de ses artistes, qui bouillonne d'idées et de talents. Cette île, qui s'ouvre à l'Europe, connaît de profondes mutations. Pour faire connaître son pays et montrer cette nouvelle image de l'Irlande, la présidente de la République, Mary Robinson, a choisi la culture, c'est-à-dire de défendre ce qu'il y a de plus profond, de plus humain et de plus créatif dans son peuple. En France, l'Irlande était encore considérée comme une belle province, verte et sauvage, dont la vocation culturelle semblait limitée à donner des prix Nobel de littérature, Seamus Heaney étant le dernier en date. C'est pourquoi la plupart des grandes institutions françaises ont hâtivement qualifié de «provinciale» la création contemporaine irlandaise. Ce qui, de fait, a ouvert le champ à une multitude d'acteurs culturels sur tout l'hexagone. Au total, environ six cents artistes, toutes disciplines confondues, sont invités cette année en France, jusqu'en août.

A Poitiers, le Confort Moderne entretient depuis plusieurs années des relations avec des artistes irlandais et des lieux d'art, notamment à Cork, Kilkenny et Dublin. Ainsi, Poitiers a vu ces dernières années des oeuvres de James Coleman et Barrie Cooke, ou le groupe de rock Therapy. Ce centre d'art et de musique s'est donc naturellement associé à l'Imaginaire irlandais. *«Amorcés grâce à James Turrell, qui est né de mère irlandaise et de père normand, ces liens ont nourri chez nous un intérêt pro-*

Catherine Owens, «Ronde autour du rosier», 1996.

Carlos Herrera
Photos Jean-Luc Terradillos

fond pour ce petit pays dont nous ne cessons de découvrir les immenses richesses et la force d'esprit», affirme Dominique Truco, responsable des arts plastiques au Confort Moderne. D'où l'idée de montrer les diverses facettes de l'Irlande en invitant dix artistes, pour la plupart jeunes et inconnus en France, à créer des oeuvres pour Poitiers, Chauvigny, Villesalem et Charroux. Auparavant, le Confort Moderne a organisé un cycle de conférences, avec l'université de Poitiers, sur le paysage, la scène artistique actuelle et la musique traditionnelle. Etaient invités : Dorothy Walker, cofondatrice de l'Irish Museum of Modern Art à Dublin, Medb Ruane, critique d'art, l'artiste performer Nigel Rolfe, qui a réalisé à ce jour la meilleure compilation de musique irlandaise traditionnelle (*Lament*, Real World).

Dans l'abbaye de Charroux, deux sculptures de Vivienne Roche installées dans la chapelle et dans le jardin de l'ancien cloître.

C'est aussi une façon de rappeler qu'en Poitou, les relations avec l'Irlande datent de treize siècles, lorsque l'évêque de Poitiers installa les premiers moines pèlerins irlandais à Mazerolles. Plus tard, les sculpteurs romans ont puisé dans l'ornementation irlandaise pour réaliser des motifs abstraits. Cet héritage patrimonial a incité Dominique Truco à proposer à des artistes de «dialoguer» avec certains sites historiques de la Vienne. Dans la cité médiévale de Chauvigny, Susan et Nicholas Mosse présentent leurs poteries décorées de motifs à l'éponge dans le musée d'archéologie industrielle au donjon de Gouzon (XIIe siècle). Sarah Iremonger a réalisé une série de peintures abstraites pour le prieuré de Villesalem (XIIe siècle), chef-d'oeuvre méconnu de l'architecture et de la sculpture romanes. Cette balade dans la Vienne conduit ensuite à l'abbaye de Charroux, constamment détruite et reconstruite du XIe au XVe siècle, dont l'admirable tour octogonale veille sur les vestiges et le trésor. Là, Vivienne Roche a créé des formes en acier et en bronze qui entrent en résonance avec la spécificité de l'art roman : une architecture qui nous fait ressentir la gravité et la pesanteur, c'est-à-dire le rapport du corps humain à la terre et à la matière même de l'espace roman, fait pour le pas de l'homme.

Depuis la fin du XIXe siècle, la peinture a façonné un paysage romantique, voire mythique, de l'Irlande. Parce que dans ce pays où il y avait si peu de patrimoine historique et de collections d'art, la nature demeurait la première richesse. Façon aussi, pour les Irlandais, de se réapproprier leur territoire, surtout après la révolution de 1916. *«Le paysage a pratiquement disparu de la peinture contemporaine, mais on le retrouve dans la sculpture du Land Art, avec notamment Richard Long qui a réalisé beaucoup d'oeuvres en Irlande,* affirme Dorothy Walker. *Néanmoins, nombre d'artistes sont toujours travaillés par cette ambivalence du mythe et de l'histoire.»*

Peinture de paysage : alerte à la pollution !

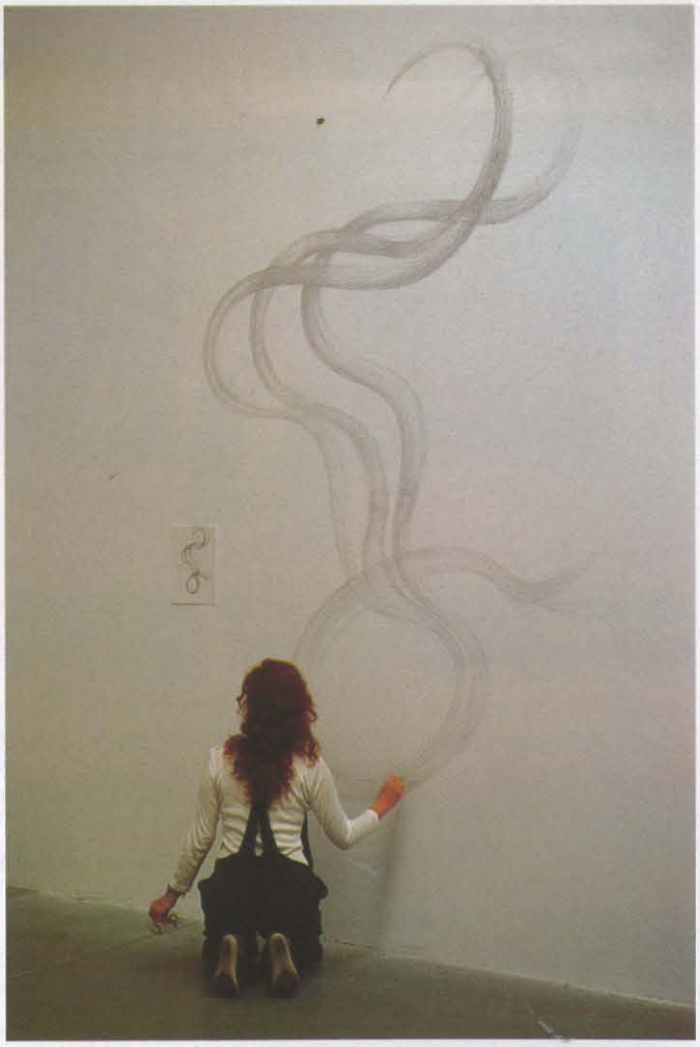
Les peintures de Barrie Cooke nous font pénétrer dans cette nature, menacée notamment par la pollution des eaux. *«C'est une exploration visuelle des phénomènes naturels, sans céder au pittoresque»*, souligne Dorothy Walker. Seamus Heaney a écrit sur Barrie Cooke : *«Cependant, cette démarche purement lyrique se nourrit d'une conscience obscure de la saleté répandue par l'homme sur la vie de la planète, et c'est dans ce contexte que ce que j'appellerai l'intelligence de Cooke en tant que peintre exprime son indignation douloureuse et sa constante protestation. Sa réticence à se voir désigné comme le peintre d'une nature offerte, primitive, pré-économique et extra-politique, se manifeste parfois par des images de la pollution volontairement agressives*.»*

Dans ses dernières toiles, Barrie Cooke évoque aussi la maladie de la pomme de terre qui fut à l'origine de la «grande famine».

Dans les peintures quasi-monochromes de Sarah Iremonger, ce n'est pas la terre qu'il faut chercher mais le ciel, les qualités de lumière du crépuscule, sur l'océan Atlantique près de Cork, du bleu profond, avec parfois une pointe

Ci-contre en haut, Sarah Iremonger dans la lumière du prieuré roman de Villesalem ; à gauche, reflet de Corban Walker dans une de ses colonnes (Ocular Field) ; à droite, Catherine Owens au Confort Moderne.

*«Yet all this positive lyrical drive is matured in a dark sense of the dirt that human beings have done on planetary life and it is in this context that I call the intelligence of Cooke's painterly being suffers indignantly and protests constantly. His wariness about being co-opted as the celebrator of a given, pristine, pre-economic, extra-political nature has occasionally come to the fore in images of pollution which are deliberately assaulting.» Seamus Heaney, «An Angler's Crouch».



de rouge, au vert sombre. En revanche, l'oeuvre de Mark McLoughlin et Gary Phelan, qui travaillent sur la communication, le dialogue et la transmission, est connectée sur l'histoire. Leur installation visuelle et sonore renvoie à 1791, quand l'indépendantiste Wolfe Tone fit appel aux révolutionnaires français pour bouter les Anglais hors d'Irlande. Un échec symbolisé ici par une de ces tours défensives construites par l'occupant. Des sémaphores installés sur les tours permettaient en effet de prévenir toute tentative d'intrusion française.

Si l'Irlande examine volontiers avec un regard critique ses mythes et son histoire, elle a cependant du mal à faire céder le carcan dans lequel l'a tenue la religion catholique (souvent considérée comme consubstantielle de l'esprit résistance et de l'identité irlandaise). En ce domaine, les femmes artistes sont aux avant-postes, avec notamment Alice Maher, Dorothy Cross et Alanna O'Kelly. *«Pour les femmes, le contrôle du corps est devenu une question nationale*, affirme Medb Ruane. *La contraception n'a été légalisée qu'au début des années 80, et seulement pour les couples mariés. Le débat sur l'avortement a divisé le pays. Le droit au divorce est passé de justesse l'an dernier.»* Dans les oeuvres présentées au Confort Moderne, Catherine Owens célèbre la féminité. *«Nous luttons toujours*, dit-elle, *pour l'affirmation et la maîtrise de notre propre corps et de nos propres vies. Le corps de la femme a toujours été perçu comme quelque chose de honteux.»* Elle secoue mythes et superstitions avec grâce et jubilation. Dans une de ses pièces, elle évoque une légende selon laquelle Dieu demande des comptes aux femmes pour chaque cheveu coupé, tandis que, selon saint Paul, il était recommandé aux femmes de porter un fichu à l'église *«afin que leur chevelure n'attire aucun esprit malin. Celle qui n'obéirait pas aurait les cheveux coupés et entrerait en disgrâce».*

Dans les salles du Confort Moderne, Barrie Cooke (en haut) et Fergus Martin.

«L'Irlande n'est maintenant limitée que par l'étendue de nos imaginaires»

Certains artistes préfèrent se concentrer sur des questions formelles partagées par d'autres artistes occidentaux. Ainsi, Fergus Martin s'inscrit dans une tendance qui hante l'art du XXe siècle : le monochrome. Il construit une oeuvre rigoureuse où la géométrie minimale met la couleur sous tension.

Corban Walker scande l'espace du Confort Moderne avec douze colonnes d'acier de cinq mètres de haut dans lesquelles sont insérés des miroirs. En marchant devant ces colonnes, le visiteur voit son image fragmentée et accélérée. Cette fragmentation de l'image ainsi produite vient successivement compresser et dilater l'espace. Ces colonnes nous «sculptent». Etant donné la diversité des moyens mis en oeuvre par ces artistes et l'amplitude de leurs préoccupations, il serait vain de définir l'art irlandais. *«Les aspirations de la nouvelle génération montrent que l'identité irlandaise ne peut être limitée aux frontières nationales,* note Medb Ruane. *L'Irlande n'est maintenant limitée que par l'étendue de nos imaginaires.»*

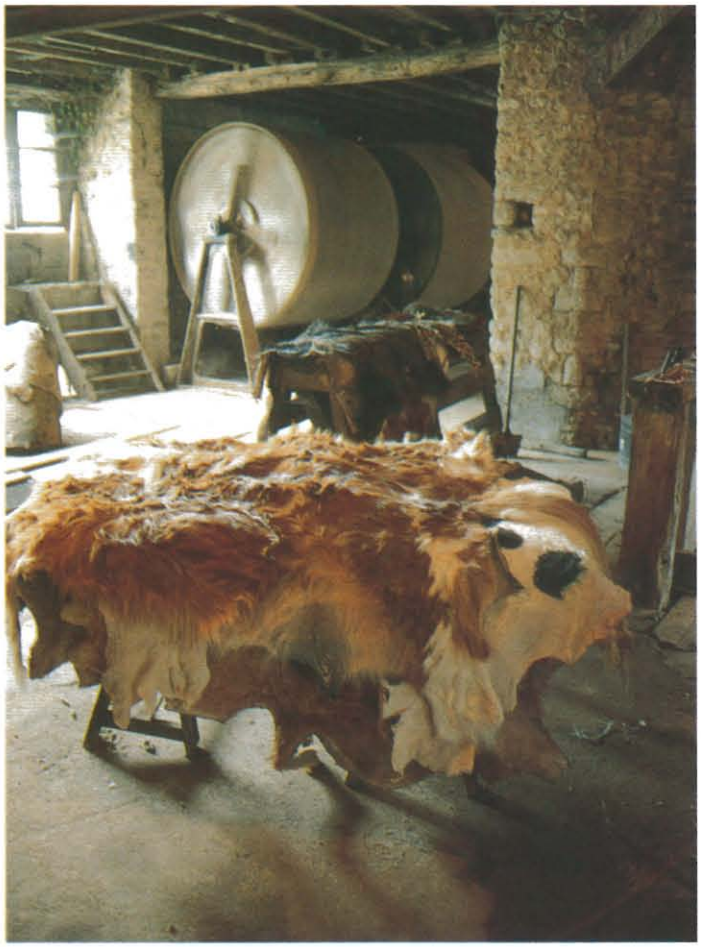
EXPOSITIONS JUSQU'AU 31 AOÛT

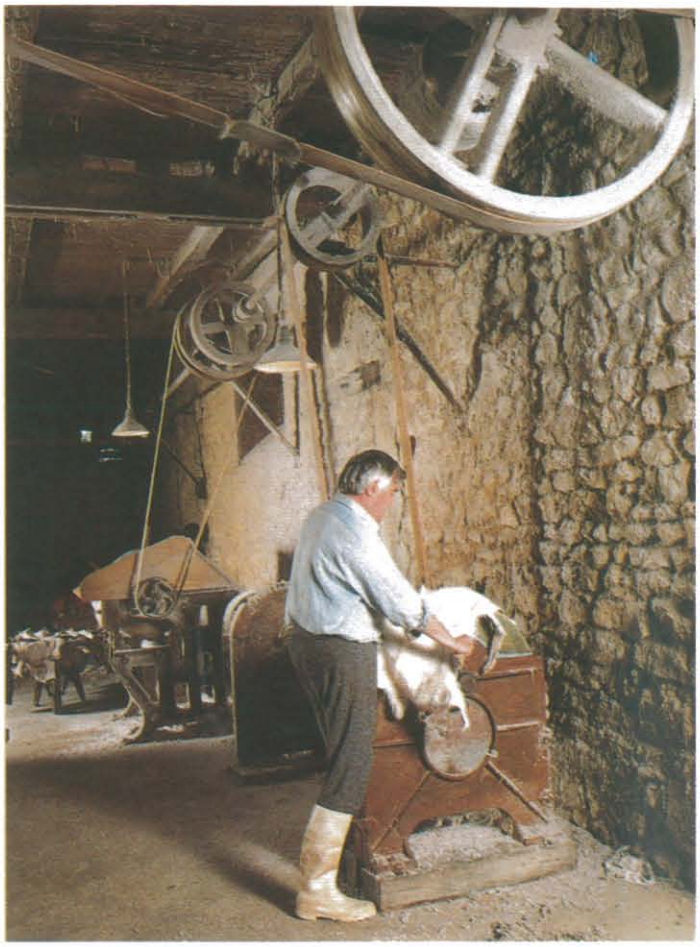
Poitiers, Confort Moderne (185, fg du Pont-Neuf) : Barrie Cooke, Fergus Martin, Catherine Owens, Gary Phelan & Mark McLoughlin, Corban Walker, 14h-19h sauf dimanche.

Chauvigny, donjon de Gouzon : Susan et Nicholas Mosse, 10h-12h30, 14h30-18h30, dimanche 11h-18h30.

Villesalem, prieuré : Sarah Iremonger, 10h-12h, 14h-17h30 en juillet, 9h30-12h, 14h-18h30 en août.

Charroux, abbaye : Vivienne Roche, 10h-18h.





La cité des tanneurs

Pays des tanias : le pays des tanneurs, disait-on autrefois en évoquant Lavausseau, niché dans la vallée de la Boivre, entre Vasles et Poitiers. Du XIIe au XIXe siècle, alors que le cuir était irrremplaçable, la petite cité fut un centre industriel important. C'est surtout la construction, au temps des croisades, d'une commanderie de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui impulsa le développement de cette activité qui fournissait en cuir les chevaliers de la Terre Sainte.

Yves Carbonnier est le dernier tanneur artisanal de la Vienne. Il réalise le tannage à façon, préparant des peaux décoratives. Comme au début du siècle et même si le progrès technique et l'électricité sont passés par là, d'immenses roues en bois mues par des courroies parcourent chaque pièce de la tannerie, dans une odeur parfois forte, parfois douce et un peu âcre, pour actionner les coudreuses, foulonneuses, dôleuses ou roues à battre, au milieu de peaux de chèvre, de mouton, de biche ou de blaireau. *«Les peaux sont d'abord salées pendant deux à trois semaines*, explique Yves Carbonnier, *pour les rendre imputrescibles. Puis on les écharne, c'est-à-dire que l'on enlève les petits bouts de peau et de graisse qui restent encore sur l'intérieur. Elles sont ensuite rincées, puis brassées pendant un à deux jours dans les coudreuses de tannage, avec du sel de chrome et du sulfate d'alumine qui transforment les peaux brutes en matière souple et soyeuse. Etirées sur des cadres en bois, elles sèchent pendant une ou deux semaines.»*

Reste encore le foulonnage, étape de l'asssouplissement, où les peaux sont brassées avec de la sciure et un produit à base de glycérine. Enfin, Yves Carbonnier passe l'intérieur de la peau à la dôleuse, puis à la meuleuse, pour en affiner le grain et faire disparaître la teinte bleutée laissée par le tannage. D'autres tanneries, à ciel ouvert, existaient autrefois au même emplacement et d'anciens pelains, fosses où les peaux séjournaient en bains de chaux pour en faire tomber les poils, ont été mises au jour lors d'un chantier de nettoyage du canal de la Boivre. La municipalité envisage de mettre en valeur ce patrimoine et créer un parcours retraçant le métier des tanneurs, depuis le Moyen Age, où l'écorce de chêne et de châtaignier était broyée pour en faire du tan, jusqu'au travail d'Yves Carbonnier.

● Cécile Poursac
Photos Alain Rezzoug

Visites guidées de la cité et de la tannerie mercredi et vendredi, à 14h30 et 16h. Tél. 49 43 77 67

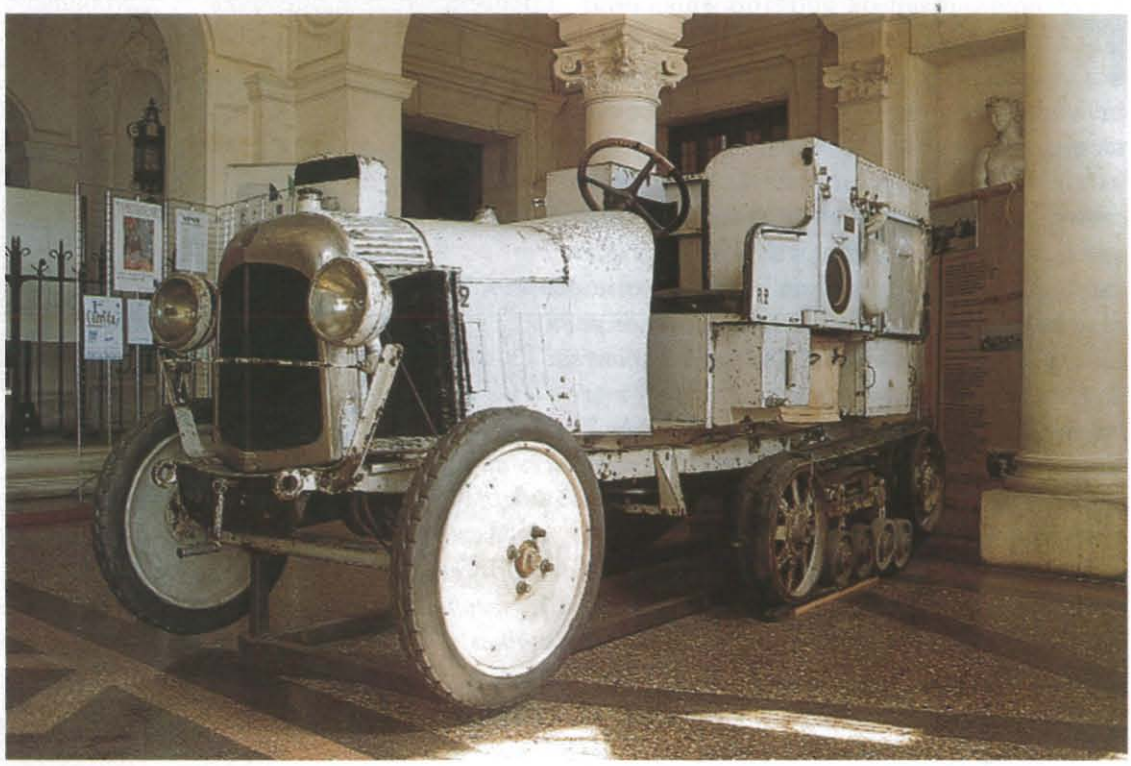
Le Croissant d'Argent est le premier véhicule automobile à avoir traversé le Sahara. Son pilote, Louis Audouin-Dubreuil, a fait don à Saint-Jean-d'Angély de ce témoin de l'aventure du siècle.

La mémoire des sables

Louis Audouin-Dubreuil en 1925 par Alexandre Iacovleff, le peintre et dessinateur des croisières Citroën.

Dans le hall de la mairie de Saint-Jean d'Angély, le Croissant d'Argent ne paye guère de mine. Pourtant, cette autochenille grise, presque humble, avec sa peinture écaillée et ses caoutchoucs fendillés, fait partie de la légende automobile. Le dimanche 17 décembre 1922, à cinq heures du matin, en compagnie de quatre voitures identiques, le Croissant d'Argent quitte Touggourt dans le Sud algérien à destination de Tombouctou, pour la première traversée du Sahara en automobile. *«Modeste et imposant départ,* note son pilote, Louis Audouin-Dubreuil, *les voitures démarrent lentement, nos phares projettent des lueurs brutales sur l'envers des palmes, nous sommes tous silencieux, on peut même écrire recueillis, c'est que nous comprenons la grandeur de la tâche qui nous est confiée.»*

L'expédition, commandée par Georges-Marie Haardt, directeur des usines Citroën, visait, selon André Citroën, à *«établir une liaison rapide, sûre et permanente entre l'Algérie et l'Afrique Occidentale Française à travers le Sahara».* De Touggourt à Tombouctou, l'itinéraire du raid traverse le Hoggar, le «pays de la soif», par des pistes de sable et de rochers qui n'ont rien d'une partie de plaisir comme pourrait le faire croire cet extrait de *L'Illustration* du 23 décembre1922 : *«De grandes fêtes agrémentées des inévitables fantasias arabes et de plantureuses diffas ont été données dans les oasis que les membres de l'expédition ont traversées.»* Le 7 janvier 1923, l'expédition atteint Tombouctou, sous les acclamations d'une foule immense, après 3 500 km avalés en 22 jours, alors que les chameaux les plus rapides mettent huit a dix semaines pour faire le trajet. *«Pour la première fois, des voitures ont traversé le Sahara, pour la première fois la mécanique a vaincu non seulement la distance mais encore tous les obstacles accumulés dans les régions les plus désolées, les plus anti-humaines du vaste monde.»*



Jean Roquecave
Photo Bruno Veysset

L'auteur de ces lignes, Louis Audouin-Dubreuil, adjoint de Haardt dans cette expédition, comme il le sera dans la Croisière Noire et la Croisière Jaune, est né à Saint-Jean d'Angély en 1887, dans une famille de négociants en cognac. Après des études chez les jésuites de Bordeaux et les pères de Poitiers et trois ans de service militaire dans la cavalerie, de 1907 à 1910, son avenir est tout tracé : il reprendra la direction de l'entreprise familiale, les Ets Audouin Frères.

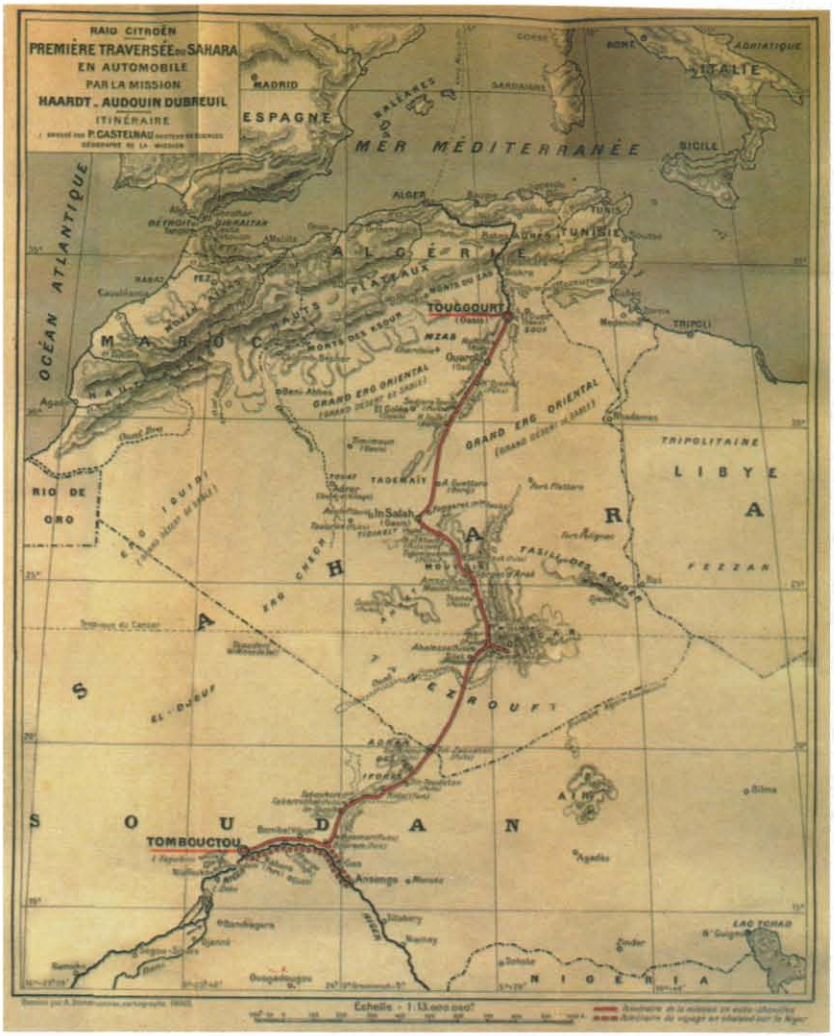
De la Transsaharienne à la Croisière Jaune : «l'attirance infinie des grandes solitudes»

La guerre de 1914-18 en décide autrement: moblisé en 1914, le lieutenant de hussards Audouin-Dubreuil est versé dans l'aviation en 1916, quand on supprime la cavalerie. Nommé à Foum Tataouine, dans le Sud tunisien, il effectue en 1918-19 des missions de reconnaissance combinées aviation et automobile, et surtout contracte ce qu'il a appelé *«l'attirance infinie des grandes solitudes»*. A partir de 1921, il se consacre aux missions d'études automobiles.

La réussite de la première traversée du Sahara incitera André Citroën à récidiver avec, en 1924-1925, la Croisière Noire, la traversée de l'Afrique, de l'Algérie à Madagascar, et en 1931-1932, la Croisière Jaune Beyrouth-Pékin. Chef d'escadron dans les Chasseurs d'Afrique, il reprend du service en Tunisie jusqu'en 1945, puis se retire dans sa maison de Zarzis, dans le Sud tunisien. Il consacrera ses dernières années, jusqu'à sa mort en 1960, à écrire ses souvenirs, tout en poursuivant ses randonnées dans le désert, toujours fidèle à Citroën avec sa 2 CV, rentrant pour l'été dans la demeure familiale de Saint-Jean-d'Angély.

Louis Audouin-Dubreuil n'a pas été prophète en son pays. Bien qu'il ait été couvert d'honneurs et plus décoré qu'un maréchal soviétique, la bourgeoisie saintongeaise, dont il était issu, le considérait comme un aventurier excentrique et comme une tête brûlée. Sans doute n'appréciait-on guère non plus son amitié dans les années 50 pour le leader indépendantiste tunisien Habib Bourguiba et sa position déclarée en faveur de l'indépendance. Ce n'est que ces dernières années que les Angériens ont reconnu leur compatriote.

Aujourd'hui, le lycée professionnel de Saint-Jean-d'Angély porte le nom de Louis Audouin-Dubreuil. ■



Le Croissant d'Argent, offert par Louis Audouin-Dubreuil en 1948 au musée de sa ville natale, est le dernier survivant de la première traversée du Sahara. C'est un chassis de type Citroën B2, doté d'un moteur 4 cylindres de 1 452 cm³, qui, équipé des chenilles en caoutchouc Kégresse-Hinstin, peut atteindre 40 km/h. «L'avant, écrit *L'Illustration* en 1922, comprend une banquette à deux places, permettant de prendre éventuellement un troisième voyageur. La plateforme arrière de la carrosserie supporte deux réservoirs d'essence de 150 l et une caisse en aluminium à compartiments, s'ouvrant à droite et à gauche, pour les vivres, les munitions, la pharmacie, les outils. Une tente, attachée à la partie supérieure, peut être déployée en quelques instants. Deux réservoirs d'eau permettront d'affronter la traversée du Tanezrouft, pendant laquelle on ne rencontre aucun puits. Enfin, s'il était nécessaire de se défendre contre les pillards, deux des voitures sont munies de mitrailleuses du modèle de l'aviation, susceptibles d'être utilisées instantanément.» Conservé sans protection particulière, le véhicule s'est progressivement détérioré : métaux corrodés, cuirs et caoutchoucs craquelés, disparition d'une partie des pièces d'équipement. Inscrit à l'Inventaire des monuments historiques en 1984, il est restauré en 1993. Compte tenu de son importance historique, le respect de l'authenticité a été préféré à une remise à neuf. Les matériaux d'origine ont été préservés en les nettoyant et en stabilisant les effets de la corrosion. En 1998, l'autochenille réintégrera le musée de Saint-Jean-d'Angély où elle sera la pièce maîtresse de la section des «arts africains et croisières automobiles», constituée des collections d'Audouin-Dubreuil et de son mécanicien Emile Penaud.

Dans l'optique de Georges Rousse

Georges Rousse a créé deux oeuvres, à Châtellerault et Saint-Savin, où il montre que nos sens nous égarent. Cet artiste manie à merveille l'art du trompe-l'oeil.

Jean-Luc Terradillos

Descartes expose sa découverte de la loi de la réfraction de la lumière dans la *Dioptrique*, l'un des trois essais qui suivent le *Discours de la méthode*. C'est ce qui a motivé l'invitation faite à l'artiste Georges Rousse à Châtellerault, dans le cadre de la célébration de la naissance de Descartes. *«La dioptrique étant l'art de mesurer les distances*, affirme Gildas Le Reste, directeur de l'école municipale d'arts plastiques, *le choix de Georges Rousse semblait naturel, car c'est ce dont il est question dans son travail.»* En effet, depuis le début des années 80, cet artiste manie à merveille l'art du trompe-l'oeil. Chaque oeuvre résulte d'un long processus. Georges Rousse commence par choisir un espace de travail, le plus souvent un bâtiment voué à la démolition ou désaffecté. Dans cet espace déserté, donc non visible, il peint des images à l'aide de craies colorées, qui recouvrent murs, sol et plafond. Ensuite, il photographie la pièce.

Un espace fictif, dessiné ou peint, mais révélé par la photographie

Cette photographie constitue l'oeuvre ; seule chose offerte au regard du public, car la peinture sera soit détruite, si elle se trouve dans un bâtiment pouvant être fréquenté, soit laissée à l'abandon.

Par un jeu savant de lignes et de plans associés, la photographie révèle un volume ou une forme qui semblent flotter dans l'espace réel ou bien l'annuler complètement. Elle crée l'illusion de produire tantôt une forme à trois dimensions dans un espace à deux dimensions (le papier photographique), tantôt une image plane – comme une peinture sur toile – dans un espace à trois dimensions (la pièce où s'effectue la photographie). Cette illusion d'optique, impossible à voir à l'oeil nu *in situ*, n'est révélée que par la photographie.

A Châtellerault, Georges Rousse est intervenu dans la maison familiale de Descartes, au premier étage fermé au public, le rez-de-chaussée étant classé (XVIe siècle). L'image produite nous montre une cloison, dont les lambris ont été découpés, ouverte sur une succession de pièces étroites, le tout recouvert de craie blanche sur fond noir. C'était le petit appartement du gardien, au début du siècle. Le mur du fond, qui semble si proche, est en fait situé à une douzaine de mètres. Pourquoi ? La distorsion introduite par le dessin à la craie vise à aplanir

l'espace. L'artifice est visible, par exemple, dans les deux ouvertures verticales apparaissant en gris : les deux montants, qui semblent former une encadrure de porte, sont en fait dessinés sur deux murs différents, l'un étant situé à quelques mètres derrière l'autre. En outre, la photographie vient compresser l'espace et nous ferait presque croire qu'à la place des lambris déposés, il y aurait un dessin.

L'oeuvre de Châtellerault évoque plus le Descartes philosophe «masqué» que l'auteur de la *Géométrie*. Georges Rousse a réservé l'autre versant de son art à Saint-Savin. Invité par Sylviane van de Moortele, directrice du Centre international d'art mural, l'artiste est intervenu dans le bâtiment conventuel de l'abbaye, édifié au XVIIe siècle. Précisons que la peinture est posée sur un support qui n'altère pas la pierre.

Que voit-on sur l'image créée à Saint-Savin ? Des formes géométriques tourbillonnant dans l'espace, du plancher aux voûtes d'ogives, comme aspirées par quelque bouche invisible. L'architecture du bâtiment n'apparaît qu'en filigrane derrière cette étrange projection de figures colorées qui recrée un espace fictif à trois dimensions. C'est l'intrusion de formes solides et organisées dans un espace que l'on sait vide. En fait, nous voyons des carrés bleus dessinés en perspective, qui convergent vers un point situé au centre du mur du fond. D'où cette impression de mouvement et flottement, encore accentuée par le cadrage de la photographie, qui n'est pas frontal mais décalé à droite – déplacement qui rappelle la vision oblique de l'anamorphose.

Exceptionnellement, Georges Rousse n'a pas détruit la peinture. Il laisse découvrir aux visiteurs la photographie, tirée dans un grand format, face à son «chantier» : *«C'est la première fois que je travaille dans un espace religieux et si haut. Je souhaite donc montrer cette dimension au public, sachant qu'il ne s'agit pas d'une installation dont le but serait de retrouver le point de perspective. La peinture n'est qu'une étape pour aboutir à l'oeuvre, c'est-à-dire à la photographie.»* Aucun risque.

Le face-à-face démontre que seule la photographie peut délivrer ce nouveau visible imaginé par l'artiste, car de plain-pied dans l'espace, c'est toujours l'architecture de Saint-Savin qui s'impose. ■

Les oeuvres de Georges Rousse sont visibles à la galerie de l'école municipale d'arts plastiques de Châtellerault, qui présente sept autres oeuvres, jusqu'au 8 septembre, du lundi au samedi 14h-18h (tél. 49 93 03 12), et à l'abbaye de Saint-Savin jusqu'en novembre, 9h30-19h en juillet et août (tél. 49 48 66 22). Signalons que le Centre international d'art mural organise, en novembre à Saint-Savin, un séminaire international sur «l'intervention artistique dans le cadre d'une oeuvre murale».

«Il n'y a d'urgent que le décor», déclarait Pierre Loti. A Rochefort, la maison natale de l'écrivain voyageur est, de ce point de vue, un manifeste. Une maison-livre où rôdent des fantômes d'Orient.

Chez Pierre Loti

A Rochefort, ils furent quarante-quatre mille visiteurs à déambuler l'an dernier dans les salles de la maison natale et résidence principale de celui qui se cacha tant bien que mal sous le pseudonyme de Pierre Loti, le citoyen Julien Viaud (1850-1923). Pseudonyme à usage littéraire mais aussi domestique : tu es Pierre et sur cette pierre, etc. ; tu es «loti» – d'après le nom tahitien du laurier-rose – et sur cette fleur, etc.

En effet, la maison de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Pêcheur d'Islande* est plus qu'une maison – et à ce titre bien mieux qu'un musée –, c'est un herbier de pierre et d'étoffes, un catalogue d'objets et de souvenirs dûment étiquetés par le marin-écrivain à chaque retour de voyage, un jardin exotique dont la flore «fin-de-siècle» exhale d'ambiguës senteurs, un livre pour tout dire, sinon «Le Livre», la Bible matricielle et lithique de celui qui, dans son enfance, y lisait en famille chaque soir des passages des textes chrétiens.

Reste que la dualité demeure/littérature s'impose parfaitement chez Loti, – doit-on dire « le bien loti », le bien blotti ? –. Tout livre est une maison de papier, toute maison est récit et palimpseste ; la maison de Loti plus encore que d'autres est un livre de lui, à part entière, à pages entières. «C'est un livre d'un genre hybride : se situant entre le recueil de poèmes, le carnet de voyage et le journal intime», écrit Séverine Jouve ; «un recueil de ses pages choisies», avait noté Guitry.

Sacrée ? Mystérieuse surtout, cette maison. Plus elle se montre, plus elle disparaît, plus son interprétation est difficile. Parmi les visiteurs de ces dernières années, fut Séverine Jouve. Romancière et essayiste[1], parisienne éprise d'Italie, elle se passionne pour ce citoyen du monde qui détestait autant Paris que la trop catholique Italie. Dans un copieux ouvrage consacré aux *Obsessions et perversions dans la littérature et les demeures à la fin du dix-neuvième siècle*[2], Séverine Jouve s'interroge donc sur la maison de celui qui affichait pour théorème esthétique : «il n'y a d'urgent que le décor».

Elle n'est certes pas la première, et met ainsi ses pas dans ceux de visiteurs illustres jadis invités par Loti, de Judith Gautier (la fille de Théophile) à Sarah Bernhardt, de Guy de Pourtalès à Sacha Guitry, et tant d'autres depuis fascinés par ce haut lieu de notre patrimoine culturel. C'est une maison de marin où l'on débarque, une île où l'on accoste, un univers complet et complexe, où l'on vient et l'on revient[3].

L'endroit déroute (c'est la moindre des choses chez un bourlingueur), et mérite quelques tentatives de lecture entre les lignes. On ne peut donc que suivre la romancière-guide lorsqu'elle rappelle avec fermeté qu'on ne saurait assimiler cette oeuvre architecturale à «une vulgaire boutique de brocanteur ou au cauchemar prétentieux d'un schizophrène».

L'intérieur est sombre, pour y mieux rêver sans doute, comme si la lumière trop pâle d'Aunis était interdite de séjour en ce «no (wo)man's land» construit pour un homme solitaire et accompagné seulement de ses nostalgies et des images rémanentes de femmes aimées. Lorsqu'il est sur le point de rentrer chez lui, le conseil que Loti adresse à son secrétaire, Gaston Mauberger, est le suivant : «Cher ami. Je compte rentrer vers le 4 ou 5 mai. Auriez-vous l'obligeance de recommander à Pierre de tenir fermés tous les contrevents de tous les étages sur la rue le 1er mai et

Alain Quella-Villéger
Photo
François-Xavier Bouchart

Le Torii éditions a rendu hommage à François-Xavier Bouchart (1946-1993), artiste des paysages et des intérieurs, trop tôt disparu (BP 93, 86003 Poitiers cedex – brochure 12 p., juin 1994).

les deux ou trois jours suivants» (sd., inédit). Hôtel particulier, très particulier, l'immeuble entier est avant tout un autel voué au fétichisme des lointains perdus et des bonheurs enfuis. Ce ne fut point le lieu des amours interdites ou des passions brûlantes – il y avait pour cela le vaste monde –, simplement la demeure des retours, plus chaste en quelque sorte, y compris du retour à la mère, et éventuellement par concession polie aux usages bourgeois à l'épouse, qui faisait partie du décor – sans l'urgence...

«On ne saurait pénétrer dans ce sanctuaire sans en avoir mesuré la démesure»

C'est un logis pour les fantômes d'Orient, pour les fantômes dont Loti voyait les pas dans la poussière, convaincu que ce logis était hanté, mais un logis sans les ombres vivantes de femmes cachées – comme cette deuxième «épouse», la Basque Crucita, installée dans un quartier voisin.

Le palais de Loti – le sérail devrait-on dire – cette «folie» à la manière du XVIIIe siècle, a donc les apparences de la conjugalité provinciale (le salon bleu de madame), et les nécessités de la vie quotidienne, mais tout est fait pour y repousser la défaite du convenu et de l'étriqué. «On ne saurait pénétrer dans ce sanctuaire sans en avoir mesuré la démesure», prévient Séverine Jouve.

On y donne des fêtes ostentatoires, on y fait chanter le muezzin en haut d'un minaret fantoche, on y exagère la promiscuité de salles, palinodies de leurs voisines : de la Renaissance à une salle chinoise, du Moyen Âge façon Louis XI à la magnifique mosquée – qui n'en est pas une. Mais rien ici n'est ce qu'il est. Seul compte l'effet et non le réalisme ou la commodité. Peu importe la valeur marchande – objets rares et toc s'assemblent –. On est au royaume du divertissement, de l'impression, de l'onirique.

Cette maison-livre est une invitation au voyage, dans l'espace et dans le temps. Se promener chez Loti, ce n'est se promener ni chez lui ni chez soi, mais en soi.

Sortir d'une maison comme l'on sort d'un rêve,
Maître Pierre Loti, cela m'est arrivé,
Grâce à votre demeure

remerciait, en 1906, en vers éblouis le raffiné Robert de Montesquiou, l'un de ces écrivains fin-de-siècle qui accompagnent Loti dans l'essai nomade et casanier de Séverine Jouve. ■

1. Séverine Jouve a notamment publié un essai sur *Les Décadents – Bréviaire fin de siècle* (Plon,1989), et un premier roman, *Lettres intérieures* (Balland, 1992).

2. Paris, Hermann, 1996.

3. Alain Quella-Villéger a déjà évoqué la personnalité de Pierre Loti ainsi que sa maison dans nos précédents numéros de *L'Actualité* : «Rochefort-sur-Bosphore» (n°17, juin 1992); «La maison-stèle d'un romancier exotique» (n°21, juin 1993); «Masques et mascarades de P. Loti» (n°25, juillet 1994); «P. Loti inédit : une journée dans l'île d'Oléron» (n°29, été 1995).

Le muséum d'histoire naturelle de La Rochelle conserve des «curiosités et merveilles», du cabinet Lafaille, unique en Europe, aux masques africains qu'affectionnaient les surréalistes.

Un bel amas

« J'en viens maintenant à ce que lui-même appelle *studium*, sa passion, à ce que ses amis nomment maladie et folie, et les Siciliens larcins.» C'est Cicéron qui parle. De Verrès. Un des grands collectionneurs de l'antiquité.

Dès l'époque hellénistique en effet se constituent de grandes collections, sous le signe de la rareté et de la beauté. On sait que César lui-même oubliait la Gaule pour un camée, que les Romains, quand ils prirent pied en Bretagne, étaient poussés par l'avidité, et que «leur avidité était encore excitée par l'espoir agréable, quoique incertain, qui leur avait été donné d'y trouver une pêcherie de perles[1]».

Durant le Moyen Age, c'est l'Eglise qui accumule les reliques, mais aussi des objets propres à susciter la curiosité. Ce n'est certes plus le goût du lucre, ni le fétichisme du collectionneur. Cependant la jouissance mélancolique que suscite cet amas de merveilles et de monstres s'exacerbe en *acedia*.

L'*acedia*, c'est la tristesse propre aux clercs, une tristesse coupable – le huitième péché capital –, qui fait qu'on perd tout intérêt pour la Création ou pour ce qui peut advenir à l'univers et à soi-même.

Et l'extrême *acedia*, comme le rappelle dans son beau livre Roger Caillois, «réduit l'homme à un ultime et insondable découragement. Elle le rend absolument identique aux minéraux[2]». *(suite p. 28)*

● Denis Montebello
Photos Marc Deneyer

Ainsi les merveilles de la nature accusent la vanité de la culture et de toutes les créations humaines. Elles peuplent, à l'époque baroque, les cabinets germaniques, les *Wunderkammern*, «chambres des merveilles» où les merveilles côtoient les mystifications, comme cet oeuf sorti d'un autre oeuf que montrait Albert V de Bavière (qui proposait aussi, dans une tasse, une pincée de poudre de manne divine), ou ces poils provenant de la barbe de Noé que se vantait de posséder Auguste Ier de Saxe.

Quant à Rodolphe II, sa paranoïa l'avait conduit à fuir le monde, la mort, dans une véritable thébaïde, dans ce que Umberto Eco appelle une «forteresse de la solitude» (avec l'impression de «gel mortuaire» qui se dégage de ces riches collections). Voici l'inventaire des objets qui peuplent son sépulcre, et l'interprétation qu'en donne Angelo Ripellino dans *Praga magica* : «Moulages de lézards en plâtre et d'autres bêtes en argent, *Meermuscheln* (coquillages marins), carapaces de tortues, nacre, noix de coco, poupées de cire coloriée, figurines égyptiennes d'argile, minces miroirs de verre et d'acier, lunettes, coraux, boîtes "indiennes" ornées de plumes éclatantes, vases "indiens" en paille et en bois [...], et d'autres choses exotiques rapportées des Indes [...].»

Sans oublier les pierres, cette agate qui inspira à Albert Dürer sa *Melencolia*.

«Cette fièvre d'objets naît chez Rodolphe d'une soif ardente, celle de remplir le vide qui l'entoure, de vaincre la peur de la solitude. Il rassemble avidement une multitude de choses rares comme on élève un mur pour se protéger de la mort. Sa manie de la collection exprime une thanatophobie. S'il est vrai, comme l'affirme Gogol dans *le Portrait*, qu'une vente aux enchères ressemble à un service funèbre, en raison de la pénombre et de la voix lugubre du commissaire-priseur qui frappe la table de son marteau, les prodigieuses collections de Rodolphe ont également quelque chose de sépulcral[3] [...].»

En même temps, ce besoin compulsif d'entasser les objets nourrit l'appétit de savoir. C'est toujours le *studium*, la passion, mais la passion devient studieuse.

Le rêve encyclopédique des Lumières dans le cabinet Lafaille

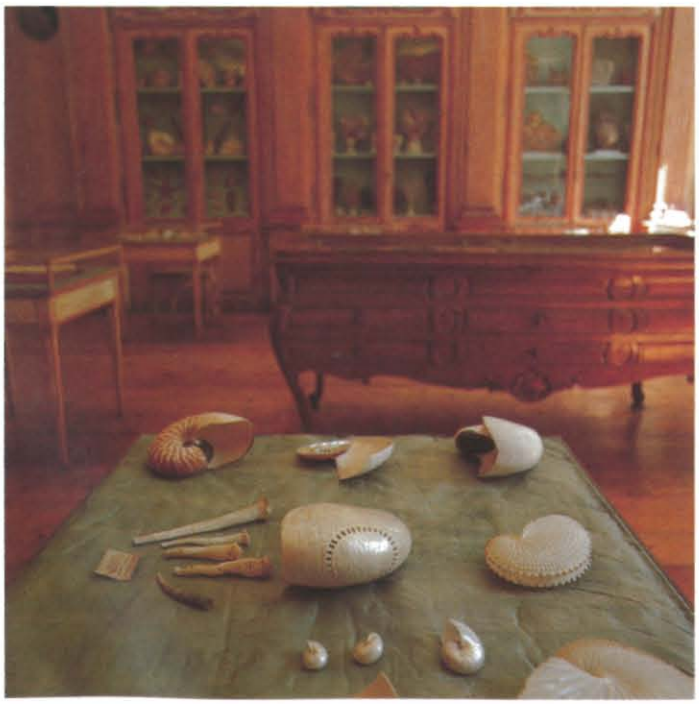
Chez Sénèque déjà, *studium* traduit *cosmos*. Et l'enrichissement général, l'afflux d'objets et d'êtres exotiques, dans les périodes de voyages et de grandes découvertes, les découvertes physiques, optiques, mécaniques, sont autant de causes favorables à une telle passion.

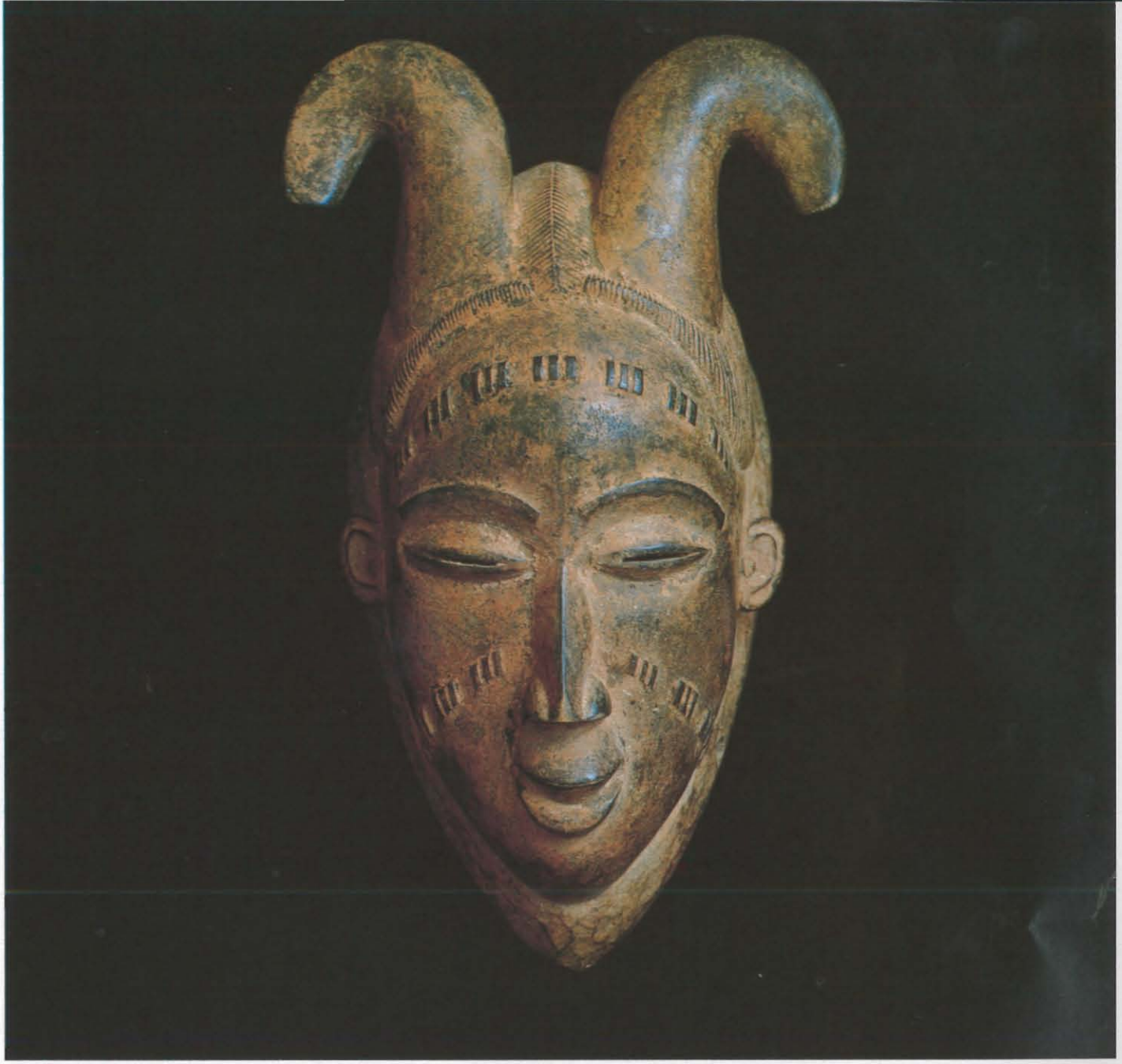
Donner à voir, c'est donner à savoir ; c'est exactement le projet des Lumières, le rêve encyclopédique tel qu'il se manifeste ici, dans le «cabinet de M. de la Faille», dans le «bel amas» que décrit son «confrère», Desallier d'Argenville.

«Amas», parce que nous sommes encore dans l'accumulation de merveilles, dans la variété : 4 000 coquilles. Un «bel amas», parce que nous sommes dans la beauté singulière, dans un cabinet de «curiosités».

Curieux sont en effet les objets, qui étonnent, qui frappent par leur singularité ou leur beauté.

Une des plus belles pièces du muséum de La Rochelle : le cabinet du naturaliste rochelais Clément Lafaille. Cet ensemble, constitué au XVIIIe siècle, nous est parvenu pratiquement intact.





Masque Gouro orné de scarifications.

Curieux aussi sont les noms, que Desallier d'Argenville visiblement se plaît à égrener : «On remarque parmi les Univalves l'Amiral, l'Arrosoir, la Lampe à bouche retournée, le Marron rôti, la grande Bécasse épineuse, l'Aile de Papillon ; les Bivalves offrent de belles Huîtres épineuses, la Selle Polonoise, le Marteau, la Crête de Coq ; on voit dans les Multivalves les Oursins les plus curieux, les grandes Pholades de l'Amérique et des glands de mer d'un volume prodigieux.»

Les jeux de l'ordre et du désordre

Mais la beauté, c'est également l'ordre, la forme, le monde, le cosmos, et ce souci est présent dans ce «bel amas», dans ces «4 000 coquilles rangées selon la méthode de la conchyliologie».

Dans les précisions sur les techniques de conservation utilisées («animaux desséchés qui sont logés dans des tubes de verre fermés hermétiquement», qui sont conservés dans «l'esprit de vin»), dans l'effort de classement, de classification, et dans cette Raison qui s'assure progressivement la maîtrise de l'univers. Nous sommes donc au confluent de deux traditions. L'une, d'inspiration chrétienne, passant par le baroque, vient montrer à l'homme sa vanité (en lui donnant à voir les merveilles de la nature). L'autre lui montre sa puissance (c'est la Raison en son jardin, qui fait le tour du propriétaire). Les deux convergent ici, dans ce salon rococo, et cela n'est pas pour nous étonner. Nous nous souvenons en effet, pour avoir lu notamment la lumineuse synthèse de Jean Renaud, sa réflexion sur *La Littérature française du XVIIIe siècle*, que le style rococo se reconnaît à «cette manière à la fois sérieuse et frivole, désinvolte et grave, ironique, qui est celle de Marivaux, de Montesquieu, de Vol-

1. Gibbon, *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, «Bouquins», Robert Laffont, t 1, 1983, p. 3.
2. Roger Caillois, *Trois Leçons des Ténèbres*, Fata Morgana, 1978, p. 14.
3. Angelo Ripellino, *Praga magica*, «Terre humaine», Plon, 1992, p. 112 et p. 114.
4. Jean Renaud, *La Littérature française du XVIIIe siècle*, Armand Colin, 1994, p. 85.

taire, de Diderot. [...] Montesquieu écrit d'ailleurs dans l'*Essai sur le goût* : "S'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'âme languit. [...] Il faut faire voir à l'âme des choses qu'elle n'a pas vues ; il faut que le sentiment qu'on lui donne soit différent de celui qu'elle vient d'avoir[4]."»
Les jeux de l'ordre et du désordre, c'est ce que nous pouvons observer dans le «bel amas», et dans les armoires murales, les tables vitrines, et le grand coquillier qui l'offrent à notre vue.

Le dodo, grand oiseau disparu, continue sa course au pays d'Alice

Un «bel amas», on l'a dit, on l'a montré, est un oxymore, une alliance de mots – et d'idées – contradictoires.
Il y en a d'autres, au muséum d'histoire naturelle.
Ainsi, quand on quitte le cabinet Lafaille pour monter au premier étage, on passe devant un *fossile vivant*, le coelacanthe.
On remarque aussi, dans la vitrine réservée aux espèces en voie de disparition ou disparues, un squelette de *dodo* (ou *dronte*), ce grand oiseau de l'île Maurice qui s'est arrêté de courir, par la faute des hommes, au XVIIIe siècle. Et qui est mort une deuxième fois – *occis mort*, en somme –, puisqu'il a disparu des récents dictionnaires. Fort heureusement, la littérature l'a arraché au néant, et il continue de parler dans *Alice au pays des merveilles*. C'est lui qui lance «la course à la comitarde» (*a caucus-race*). C'est lui qui s'écrie aussi, lucide hélas : «La course est terminée». Elle est terminée pour lui, mais pas pour nous.
Dans la même salle, en effet, on accordera un regard – et une pensée – à l'orang-outan. Cette jeune fille fut adressée en cadeau à l'impératrice Joséphine – acheminée à la Malmaison en 1808 –, et intéressa le monde savant – Geoffroy Saint-Hilaire, et surtout Cuvier, qui lui consacra une étude : *Description d'un orang-outan et observation de ses facultés intellectuelles*.
En montant les escaliers qui mènent au premier étage, on remarquera la girafe qui a été offerte à Charles X, en 1825, par Mohammed Ali, Pacha d'Egypte. Elle accomplit un voyage mémorable, qui la fit passer de l'histoire au mythe, via Epinal, où les images colportèrent sa légende.
L'escalier conduit à la salle de la préhistoire, aux lointains et proches cousins des dinosaures : à un crocodile fossile, trouvé à Loix-en-Ré, au mégalosaure et au ptérodactyle.
Pas d'oeuf cependant : aucun risque de voir surgir un monstre, comme dans l'album de Tardi ou le film de Spielberg. Le XIXe siècle veille, et la raison a écrasé l'infâme. Certes, la manie du classement, de la classification, la mise en ordre du monde, ont leur antidote dans le fantastique, mais rien, ici, ne vient troubler ce jardin, où l'homme – le bourgeois – fait le tour du propriétaire. Rien qui rappelle l'irrationnel. Pas de retour du refoulé. Pourtant, on perçoit quelques craquements – on ne se rassure pas complètement en songeant au plancher, aux termites –, on constate des brèches dans le bel édifice. Car la norme produit ses exceptions, la raison engendre des monstres, un foetus à deux têtes, une tête de guillotiné (opportunément soustraits à la vue), une couleuvre ayant ingéré une vipère.
Enfin, les salles d'ethnographie présentent ce qui fascina les Surréalistes aux lendemains de la Première Guerre mondiale, du cataclysme qui ravagea la civilisation occidentale et révéla la faillite de la raison. Les Surréalistes découvraient les arts «primitifs» en même temps que l'inconscient. Il faut voir le masque *Kwélé*, un grand masque en W en bois polychrome, ou encore le masque *Gouro*, un masque à figuration humaine, orné de scarifications, le masque des *Senoufo* ; s'attarder aux merveilles de l'art *Sao*. Tous ces objets nous ouvrent les portes de ce que Michaux appelle «l'espace du dedans», tous nous invitent à explorer notre «lointain intérieur». ■

Ci-dessous, grand masque Kwélé.

Giraudon

L'évolution, une idée de philosophes ?

Entretien avec Claude Chrétien, philosophe, qui a participé à l'élaboration de l'exposition sur l'évolution présentée cet été à l'Espace Mendès France, à Poitiers.

Comment se transmet la vie ? Pas comme le dit la Bible. Les scientifiques des XVIIIe et XIXe siècles ont montré qu'il s'agit d'un long processus d'évolution. Mais depuis l'Antiquité, cette question est récurrente chez les philosophes, c'est une certaine idée de l'homme et de sa place dans la nature qui se joue.

L'Actualité. – Les premières théories de l'évolution apparaissent, chez les scientifiques, au siècle des Lumières. Connaît-on des précurseurs chez les philosophes ?

Claude Chrétien. – Les auteurs que nous pouvons considérer comme des précurseurs des thèses évolutionnistes ne posaient pas le problème en ces termes. Ils se situaient dans un tout autre contexte intellectuel et étaient vraisemblablement étaient animés d'autres préoccupations. Mais, rétrospectivement, on peut trouver dans leur oeuvre certains éléments annonciateurs, en courant le risque que Bergson appelait «l'illusion rétrograde du vrai», c'est-à-dire celui de réécrire l'histoire.

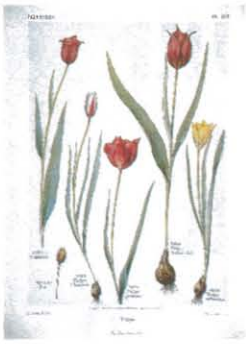
Quel était le premier de ces philosophes ?

Le premier vivait au VIe siècle av. J-C. C'est Anaximandre de Milet. Il tient des propos étonnants dans son traité *De la Nature* dont nous ne connaissons que des fragments cités par des auteurs postérieurs. Plutarque écrit ainsi : *«Anaximandre assure qu'au commencement les hommes sont nés dans les poissons et se nourrissaient comme les requins, mais que, devenus ensuite capables de subvenir à leurs besoins, ils se mirent à marcher et prirent pied sur terre.»* On est tenté de déceler là une vision prophétique des théories de l'évolution, mais il faut avouer qu'on ignore tout des préoccupations véritables d'Anaximandre.

D'autres philosophes de l'Antiquité, notamment Empédocle au Ve et Lucrèce au Ier siècle av. J-C, nous ont laissé de même des réflexions aux résonnances étrangement modernes. Beaucoup plus tard, au Ve siècle de notre ère, saint Augustin porte un regard original sur la création du monde. Convaincu que, dans la lecture de la Bible, «la lettre tue et l'esprit vivifie», il envisage un processus créateur en deux temps. D'abord, Dieu aurait créé, dans un seul acte, tous les êtres, certains sous leur forme achevée, d'autres en germe seulement, ce que saint Augustin appelle les «raisons séminales». Ensuite, ces derniers êtres apparaîtront et se développeront le moment venu. Cette interprétation, qui introduit une dimension temporelle dans la création, peut trouver écho dans notre perspective évolutionniste, contrairement à la thèse fixiste où Dieu aurait créé en six jours toutes les espèces sous leur forme définitive. Là encore, il faut être prudent : la réflexion de saint Augustin n'est pas scientifique mais métaphysique ; elle tente de résoudre les contra-

Photo ci-dessus : la philosophie représentée par Aristote, Platon, Socrate et Sénèque dans une miniature du XIVe siècle. Extrait du Panégyrique de Bruzio Visconti, *par Bartolomeo da Bologna di Bartoli. Musée Condé à Chantilly.*

Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos



Flore complète illustrée *de Gaston Bonnier, 1867.*

Pour la culture scientifique

Claude Chrétien a publié en 1991 *La Science à l'oeuvre, mythes et limites* essai contre la vision idolâtre des sciences. «Comme à la fin du XIXe siècle, dit-il, la science est souvent perçue comme un nouvel évangile, et les scientifiques comme de nouveaux prophètes. La culture scientifique tente de faire reculer cette vision réductrice des choses. Celle-ci est certainement entretenue par la confusion avec leurs applications techniques, par leur mode d'enseignement, par le déclin des religions, des idéologies ou autres systèmes de références traditionnels... Or je suis convaincu que c'est par un travail interdisciplinaire associant scientifiques, philosophes, historiens, qu'on peut contribuer à donner une image plus juste des sciences, de leurs débats, de leur marche chaotique, de leurs enjeux, de leurs pouvoirs et de leurs limites. Il ne faut pas confondre culture scientifique et culture des sciences.»

dictions embarrassantes de la Bible qui, dans la *Genèse*, juxtapose deux récits divergents de la création. Dans le premier, la Bible dit que l'homme a été créé en dernier, comme le couronnement du processus de création et qu'il a été créé d'emblée sous la double sexualité («homme et femme, il les créa») ; dans le second, Dieu a fait l'homme avant tous les autres êtres vivants, y compris la femme.
Saint Augustin lève la contradiction et explique, par-delà le sens littéral du texte biblique, que l'un et l'autre récits peuvent être vrais, la création des âmes précédant celle des corps.
Prenons un troisième exemple. Au XVIIe siècle, les propos de Leibniz ont, pour un lecteur moderne, des accents évolutionnistes. Leibniz écrit par exemple dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* : *«Peut-être que dans quelque temps ou dans quelque lieu de l'univers, les espèces des animaux sont ou étaient ou seront plus sujets à changer, qu'elles ne sont présentement parmi nous, et plusieurs animaux qui ont quelque chose du chat, comme le lion, le tigre ou le lynx, pourraient avoir été d'une même race et pourront être maintenant comme des sous-divisions nouvelles de l'ancienne espèce des chats.»* Mais cette idée de parenté entre les espèces et d'origine commune répond chez Leibniz à un autre dessein que celui des naturalistes du XIXe siècle. Il pense en effet que Dieu a créé «le meilleur des mondes possibles», un monde aussi plein d'être qu'il est possible, un monde qui ne connaît aucune rupture, aucune faille, aucun vide, mais des gradations et des variations infinies. Tout communique, tout est dans tout, tous les êtres se différencient insensiblement les uns des autres. Mais c'est là une vue métaphysique.

Quand les philosophes prennent-ils en compte, d'un point de vue philosophique, ces questions d'évolution ?

Au XVIIIe siècle, le cas de Diderot est très intéressant. Par ses contemporains Maupertuis et Buffon, il connaît les thèses évolutionnistes, qui enchantent en lui le matérialisme hostile à tout finalisme d'inspiration religieuse. N'étant pas scientifique, il n'a pas à prouver ce qu'il avance et il laisse libre cours à son imagination. Cela donne par exemple *Le Rêve de d'Alembert*... la forme du rêve lui permettant aussi de déjouer la censure. Intuitivement, Diderot va très loin, avant Lamarck et Darwin. Il anticipe les thèmes qui tiendront un rôle clé dans le débat sur l'évolution au XIXe siècle : la pression du milieu, l'interaction entre les fonctions et les organes, l'hérédité des caractères acquis, la sélection naturelle, la continuité des règnes végétal, animal et humain, les variations organiques ou qu'on appelle aujourd'hui «mutations».

Comment réagissent les philosophes après la publication de *L'Origine des espèces* par Darwin en 1859 ?

Il y a peu de réactions «à chaud». Dans *La Dialectique de la nature*, Engels perçoit d'emblée que la théorie darwinienne change le statut de l'homme car elle détruit l'idée religieuse ou mythique de l'homme comme un être à part dans la nature, fait «à l'image et à la ressemblance de Dieu» pour dominer la nature et les autres créatures. Mais ce texte, rédigé vers 1880, ne sera publié qu'en 1925. Engels a, en fait, mesuré d'emblée tout l'impact idéologique des théories de l'évolution dont Freud dira qu'elles sont un de ces événements majeurs dans l'histoire de l'humanité qui ont infligé à l'homme une «blessure narcissique».

Un grand coup porté à l'orgueil ou à l'amour-propre de l'homme

En effet, Darwin nous apprend que l'homme n'est pas un être supérieur aux animaux, ni radicalement différent d'eux, qu'il est lui-même enfant de la nature, issu d'une longue évolution. C'est un grand coup porté à l'orgueil ou à l'amour-propre de l'homme, qui l'oblige à se penser désormais en filiation avec le reste de la nature et non plus comme cet être parachuté, fait pour dominer les autres espèces, ou, selon l'expression de Descartes, «comme maître et possesseur de la nature».
Au début du XXe siècle, l'affaire est entendue. Bergson ou Teilhard de Chardin ont pris acte de la théorie de l'évolution et ils essaient de la penser philosophiquement en s'interrogeant en particulier sur son sens...

Quelles conclusions en tire Teilhard de Chardin, qui était scientifique et religieux ?

Teilhard pense que l'évolution biologique de l'homme est vraisemblablement terminée, mais l'énergie qui soulève la pâte du monde et travaille la nature est toujours à l'oeuvre. Dans toute l'histoire antérieure de la Terre, elle a obéi à ce que Teilhard appelle «la loi de complexité-conscience», c'est-à-dire qu'elle a produit des êtres de plus en plus organisés et de mieux en mieux intégrés. L'homme est le terme provi-

soire de cette évolution ; individuellement, il correspond sans doute au maximum de complexité envisageable. Mais comme les atomes se liant dans les molécules ou les cellules s'assemblant dans les organismes pluri-cellulaires, les individus humains (et les associations encore rudimentaires qu'ils constituent) sont la matière première de nouveaux arrangements. L'évolution continue ; elle est seulement parvenue à un nouveau seuil, elle prend une nouvelle forme : l'évolution culturelle. Les hommes vont se rassembler dans des ensembles de plus en plus vastes, soudés par cette forme supérieure de conscience qu'est l'amour. Malgré les pesanteurs et les résistances, l'humanité est prise dans ce mouvement d'enroulement de la Vie qui, à travers la planétarisation et l'amorisation, la conduit vers ce que Teilhard de Chardin appelle «le Point Oméga». Sa réflexion de scientifique et de philosophe s'achève dans une vision mystique.

On peut souligner que l'homme étant un être conscient et libre, l'évolution à partir de lui ne se poursuit plus mécaniquement. Teilhard reprend l'idée de l'homme co-créateur du monde. Ainsi, l'homme ne serait pas simplement une créature conduite par des forces incontrôlées ou inconnues, mais un être ayant pour vocation de participer au travail de création de la nature et de le poursuivre. Par-delà ce qui peut apparaître comme une utopie, il exprime peut-être ainsi une exigence de notre temps : essayer de réconcilier la science, en tant que vision positive, objective et amorale du monde où nous vivons, et des aspirations humanistes, greffées en ce qui le concerne sur une foi religieuse, mais qui peuvent être portées tout autant par la philosophie ou la politique.

Léonard de Selva - Tapabor

Ce qui se trouve de plus intéressant et de plus curieux parmi les animaux et les minéraux pour servir d'intelligence à l'histoire générale des trois règnes de la nature, *par Buchoz, médecin botaniste, fin XVIIIe.*

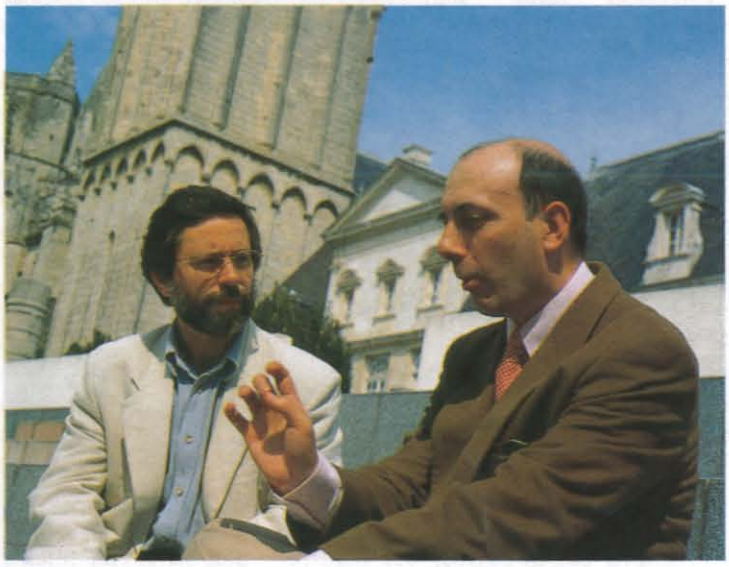
Bergson essaie-t-il de réconcilier science et philosophie ?

Bergson a tenté une synthèse des données scientifiques de son temps et des préoccupations traditionnelles de la philosophie. C'est un des premiers penseurs anti-scientistes. La science est indispensable mais elle ne peut livrer qu'une vision partielle des choses car elle est régie par des préoccupations utilitaires. La science n'a pas le monopole du vrai car sa fonction est limitée à la connaissance pour l'action. D'où la légitimité d'un autre regard, philosophique en l'occurence, porté sur les phénomènes.

Dans *L'Evolution créatrice*, parue en 1907, Bergson rend compte du débat scientifique sans prétendre le trancher, et surtout il s'interroge sur le sens de l'évolution. Il renvoie dos à dos les deux thèses traditionnelles sur la nature et l'origine de la vie : le matérialisme mécaniste et le finalisme. La première explique tout par les lois de la physique et de la chimie, la seconde, d'inspiration spiritualiste, voudrait que tout ce qui vit soit orienté vers un but, ce qui revient à imaginer une intelligence derrière la nature et un plan préétabli. Pour Bergson, ces deux explications sont trop humaines car elles suivent le schéma de fabrication familier à l'homme. Au contraire, il pense que la vie est plus inventive que nous. Ce qu'il appelle «l'élan vital» est un jaillissement d'énergie qui prend des chemins imprévisibles et tend toujours vers plus de liberté. La vie lutte contre la matière et vise à secouer l'inertie de celle-ci pour créer toujours. En ce sens, on peut dire que l'apparition de l'homme est un progrès, car sa conscience en fait un être libre et donc le vecteur du mouvement vital. ■

■ EXPOSITION
La grande exposition sur l'évolution est visible à l'Espace Mendès France jusqu'au 5 janvier 1997. 1, place de la Cathédrale, Poitiers, tél. 49 50 33 08

Gens de Charentes et de Poitou



Existe-t-il une littérature qui exprime l'identité de Poitou-Charentes ? Réponse par Alain Quella-Villéger et Jean-Paul Bouchon, qui ont publié une anthologie de textes romanesques dont les auteurs et les thèmes sont liés à la région.

Propos recueillis par Anne Exeter
Photos Bruno Veysset

Alain Quella-Villégier, historien, et Jean-Paul Bouchon, avocat, ont publié, chez Omnibus en 1995, *Gens de Charentes et de Poitou*, une anthologie de textes romanesques dont l'action se situe dans notre région. Cet ouvrage de plus de mille pages permet de redécouvrir des romans d'André Theuriet, Ernest Pérochon, Pierre Loti, mais aussi des textes de Georges Limbour, Jean-Richard Bloch, Simenon...

L'Actualité. – Vous soulignez dans votre introduction que votre entreprise relève d'une triple gageure : éditoriale, historico-administrative et identitaire. Pourquoi ?

Alain Quella-Villéger. – Le problème était d'être représentatif de l'ensemble des départements et des terroirs du Poitou-Charentes ; d'un point de vue historico-littéraire, c'était de couvrir en gros l'ensemble du XIXe siècle jusqu'à aussi près possible de nous, en incluant les grandes tendances de l'histoire littéraire et des types d'écriture différents, de l'académique Theuriet au surréaliste Limbour. Il y a aussi des auteurs idéologiquement très différents comme Pérochon, Chérau ou Bloch. Enfin, pari éditorial, car il fallait parvenir à mettre en un volume des textes de gabarit très différent.

Pari gagné ?

Jean-Paul Bouchon. – Oui ! Il n'était pas du tout évident de faire se tenir quelque chose sans recourir nécessairement aux «classiques éprouvés», et sans donner la préférence aux régions qui affectivement nous paraissent les plus importantes. Ainsi, moi qui suis des Deux-Sèvres – et avais donc une certaine tendance «pro-Pérochon» –, j'ai découvert avec enthousiasme *Le Fils Maugars* de Theuriet. C'est du George Sand revu et corrigé (je schématise évidemment), mais cette découverte du Civray au XIXe siècle me semble mériter qu'on s'y arrête.

A. Q.-V. – Moi je suis originaire de la Charente-Maritime, j'ai des affinités avec Loti ou Fromentin, et le pari, c'était d'aller vers des lectures de la Charente plus intérieure ou des Deux-Sèvres. La difficulté était aussi de ne pas faire un ouvrage régionaliste. D'abord, on a réussi à choisir des auteurs très régionaux, mais pas dans les récits qu'on attendait d'eux.

J.-P. B. – C'est très net par exemple pour Chérau dont nous avons retenu une nouvelle qui se passe dans l'île de Ré, alors qu'il est catalogué comme l'écrivain de Niort et de Saint-Maixent.

A. Q.-V. – Nous avons aussi cherché à placer

des textes d'auteurs qui ne soient pas nécessairement régionaux, par exemple Limbour, Simenon, Maupassant, de manière à bien faire comprendre qu'une région n'est pas forcément dite par ceux qui y sont nés. En ce sens, il ne s'agissait donc pas d'un ouvrage régionaliste, même si, bien sûr, nous avions une démarche identitaire.

J.-P. B. – Nous avons constaté par exemple que Simenon était un des écrivains français ayant le plus écrit sur et à partir de la région. Indiquons ici, à titre de curiosité, que sa nouvelle *Le Secret de Fort Boyard* se trouve pour la première fois publiée sous son titre exact, le cher Georges mentionnant par erreur un «Fort Bayard».

«Nous sommes dans une terre d'exotisme. L'histoire du Poitou-Charentes est liée à celle des explorations polaires, à la conquête du Nouveau Monde, à l'histoire coloniale»

Ce principe «de surprise» qui vous a guidé, n'est pas un principe d'exotisme ?

A. Q.-V. – Mais l'écrivain amateur d'exotisme est souvent un écrivain très enraciné ! Loti a beaucoup voyagé... il est toujours revenu, et il a voulu être enterré dans l'île d'Oléron. Selon Henri Fauconnier, celui qui est parti, puis revenu, est celui qui a vraiment choisi. Il aime son terroir, par comparaison. L'exotisme ne peut finalement, à certains égards, que nourrir la part d'identité régionale.
On confond parfois l'exotisme et la fuite. En réalité, c'est un mouvement dialectique de retour aux sources, par enrichissements successsifs. Il n'y a pas contradiction. Nous sommes dans une terre d'exotisme. L'histoire du Poitou-Charentes est liée à celle des explorations polaires, à la conquête du Nouveau Monde, à l'histoire coloniale. Le Poitou-Charentes n'a jamais vécu à huis clos ; c'est ce que dit très bien ce beau texte de Jean-Richard Bloch consacré à la façade de Notre-Dame-la-Grande, que nous donnons en exergue, ou, à sa manière, un poème de Daniel Reynaud sur la Charente-Minissipi.

Souscrivez-vous à cette formule de Gaston Chéreau que vous citez : «C'est un pays où l'atmosphère est si molle que l'originalité y meurt en herbe» ?

A. Q.-V. – L'une des idées ayant guidé ce livre était effectivement de prendre à contre-pied l'opinion selon laquelle il n'y a pas de littérature régionale ou de grands écrivains dans la région, et donc de prouver que cette dernière n'est pas si molle que ça, pas si absente de l'histoire littéraire.
Il est vrai aussi que beaucoup d'auteurs estiment que nous sommes dans une région de la nuance, de la tiédeur, dans une zone intermédiaire, entre deux cultures – langue d'oc, langue d'oïl... Même chez des auteurs charentais, on trouve souvent cette notion de «transition», à comprendre comme quelque chose qui n'aurait pas totalement de personnalité, alors que la rencontre fait la richesse.

C'est déjà une forme d'identité, en creux...

A. Q.-V. – Oui. C'est même une identité qui additionne des identités, par phénomène d'acculturation. Soyons honnêtes, le Poitou-Charentes ne manque pas de personnalité(s). C'est pourquoi la difficulté principale a été de rejeter beaucoup de textes.

J.-P. B. – Nous craignions initialement que la littérature locale se révélât, à l'heure des bilans, peu passionnante. Notre surprise fut de voir que «ça tenait debout», et que la plupart des romans avaient des prolongements hors du Poitou-Charentes, tels ceux de Boylesve.

A. Q.-V. – Il n'y a qu'un seul point sur lequel on pourrait parler de pauvreté, c'est celui de l'écriture féminine. Les femmes-écrivains étaient alors peu nombreuses.

Rassembler ces *Gens de Charentes et de Poitou*, n'est-ce pas sacrifier arbitrairement au discours régionaliste identitaire et à ses enjeux politiques ? Votre ouvrage constitue-t-il l'une des flèches de l'Arc atlantique ?

J.-P. B. – Nous n'avons pas eu de nouvelles de l'archer principal..., donc politiquement il n'y a aucun problème. Mais nos recherches, menées en toute indépendance, contribuent à asseoir la notion d'identité régionale.

A. Q.-V. – Nous avons beaucoup insisté, dans la préface, sur l'idée que le Poitou-Charentes est une région ouverte à beaucoup de courants d'air – et de courants d'art, d'ailleurs –, non seulement à cause de la notion de voie de passage Nord-Sud, mais aussi à cause de la façade atlantique.
Alors, est-ce une des flèches de l'Arc atlantique ? Il faudrait pour cela qu'il existe des ouvrages du même type sur l'Ecosse, le Portugal, la Galice... et ensuite voir s'il y a des

Alain Quella-Villéger a également réalisé, dans la même collection, aux éditions Omnibus, les ouvrages suivants : *Indochine, un rêve d'Asie*, 1995. *Polynésie, les archipels du rêve*, 1996. Pour l'an prochain, à nouveau avec Jean-Paul Bouchon et toujours dans la même collection, il prépare un ouvrage consacré au Canada francophone. En complicité avec Claude Deméocq, ces deux auteurs animent à Poitiers la revue *Les Carnets de l'exotisme*. La dernière édition (n°15-16) a pour thème «Orients extrêmes - Le péril jaune», la prochaine, à paraître en septembre, s'intitulera «Les Enfants du froid». Alain Quella-Villéger est aussi l'auteur d'un recueil de poésies, *Comme un banc de brume*, suivi de *Barkhanes*, paru en juin 1996 aux éditions Le Torii Editions (BP 93, 86003 Poitiers cedex). A côté de l'historien, à côté du «spécialiste de Pierre Loti et de l'exotisme», on découvrira un poète sensible, aux rythmes parfois faussement nonchalants, avide de transmuer en expérience intérieure le cours sinueux du monde.

ponts entre ces types d'écriture, ces auteurs, leurs sujets, pour enfin déterminer si l'identité picto-charentaise est révélatrice d'une identité de l'Arc atlantique.

Mais existe-t-il vraiment un écrivain qui parle «du» Poitou-Charentes ? N'a-t-on pas d'un côté des écrivains charentais – avec même une distinction entre les auteurs de la façade maritime et ceux de l'intérieur –, et de l'autre, les écrivains poitevins ?

J.-P. B. – Les écrivains que nous avons retenus ont effectivement un «terroir» comme cadre privilégié : La Rochelle pour Simenon, le sud des Deux-Sèvres pour Pérochon... Mais

Le vieux Niort de la colline Saint-André évoqué par Gaston Chérau dans son roman Valentine Pacquault, *paru en 1921.*

en examinant en détail nos auteurs, on s'apercevrait, me semble-t-il, qu'au fur et à mesure que passent les années, les romans disposent de deux, puis trois ou quatre points d'attache. La littérature aurait en quelque sorte «suivi le mouvement» de constitution de la région.

A. Q.-V. – Je crois aussi que l'idée révélée par les différents textes est que, s'il y a une identité du Poitou-Charentes, il n'y a pas d'unité pour autant. La diversité est du reste évidente : entre les romans ruraux, les romans maritimes, les oeuvres liées à l'exploration du monde, à l'ouverture sur l'Europe...

N'y a-t-il pas l'irréductibilité de chaque «terroir» personnel, et sans doute intime ?

J.-P. B. – Dans notre préface, nous faisons en ce sens référence à la notion de pays, pays littéraire et pays vécu.

A. Q.-V. – Cela fonde sans doute le caractère universel de ces textes. Un roman sur les Deux-Sèvres est en fait un roman rural, que l'on peut lire partout en France et au-delà ; les problèmes de la vie, les problèmes de l'écriture par rapport à cette vie sont identiques. Nous sommes donc très prudents quant à la dimension «régionaliste». Par exemple, nous publions une nouvelle de Jean-Richard Bloch qui se passe à Poitiers, mais il y est question de l'affaire Dreyfus. On ne saurait être mieux au coeur de l'actualité locale et d'une affaire nationale.

Vous affirmez aussi que c'est peut-être avant tout «dans les livres que fleure le terroir», et que les écrivains sont le plus fécond des creusets d'identité. Quels seraient alors les traits les plus significatifs du terroir imaginaire de «nos» écrivains ?

A. Q.-V. – Ce n'est pas à nous, mais à chaque lecteur de se faire sa grille de lecture en fonction de son propre imaginaire, de son passé intime. Je ne suis pas sûr qu'il soit possible de donner un «théorème» régionaliste. L'identité, par définition, est dans le culturel, et cette appartenance culturelle passe par les arts et traditions populaires, par la littérature aussi qui renvoie à une image.

J.-P. B. – J'aime beaucoup cette comparaison avec le cognac : les romans sont de bons conservateurs d'ambiance, de moments, de saveurs tout à fait particulières. Un texte fonctionne un peu comme un alambic.

Peut-on parler d'un style, d'une poétique, d'un regard «Poitou-Charentes» ?

A. Q.-V. – Il y a une sorte de calme, d'absence de violence. Est-ce lié à la tradition rurale ? Au fait qu'il s'agit d'un monde plutôt humide ? Est-ce une caractéristique de l'Ouest atlantique ? Les textes les plus percutants sont tout de même écrits par des gens d'adoption ou de passage : Simenon, Limbour, Bloch. Dans l'écriture contemporaine, les choses changent. Peut-être parce que ces écrivains ne vivent que partiellement en région, peut-être aussi pour se démarquer d'une tradition.

«Le Poitou-Charentes est la terre d'origine du fondateur du roman policier, Emile Gaboriau, et aussi de Pierre Véry»

J.-P. B. – Et pour l'écriture – assez violente, c'est vrai –, d'un Demélier, je serais assez tenté de parler d'un régionalisme «à l'envers».

A. Q.-V. – Les auteurs contemporains, qui se défendent de tout régionalisme, puisent tout de même beaucoup dans le patrimoine régional ; que ce soit Montebello, Fottorino, leurs paysages, leurs histoires s'en nourrissent. Ce sont des régionaux malgré tout, ou malgré eux. Je voudrais souligner l'importance du roman

Le Coup de Vague, hameau situé près de Marsilly, a fourni à Simenon un titre de roman paru en 1939. Marsilly constitue aussi le cadre du Riche Homme *(1970), Nieul-sur-Mer celui du* Haut Mal *(1933). La Rochelle est omniprésente dans* L'Evadé *(1936),* Le Testament Donadieu *(1937),* Le Voyageur de la Toussaint *(1941),* Le Clan des Ostendais *(1947),* Les Fantômes du chapelier *(1949). En outre, La Rochelle sert de cadre ou apparaît dans une cinquantaine d'autres romans et nouvelles de Simenon.*

policier, en tant que genre représenté par la région. Le Poitou-Charentes est la terre d'origine du fondateur du roman policier, Emile Gaboriau, et aussi de Pierre Véry, de Boileau-Narcejac, un lieu de prédilection pour Simenon... C'est une veine curieuse et inattendue, qui demanderait peut-être à être appréhendée psychanalytiquement. Cela signifierait en tous cas qu'il y a ici des choses cachées, mystérieuses, porteuses d'une certaine dualité.

J.-P. B. – Ce thème de la «vie cachée» est du reste frappant : derrière l'apparence sociale, la vie apparemment terne d'une ville ou d'une bourgade, ça bouillonne. Chez Simenon, La Rochelle est un véritable festin d'intrigues ; chez Pierre Véry, des conflits fascinants couvent sous une apparence tranquille, et Boylesve nous révèle bien des drames cachés.

A. Q.-V. – Le fantastique, et son rapport au réel si particulier, est aussi bien représenté : Maupassant, Maurice Renard, avec une dimension plus onirique du côté de Limbour ou Loti.

Les romanciers que vous présentez ne s'inscrivent-ils pas dans une veine plus large, celle du roman régional, provincial, voire «rustique», veine datée historiquement ?

J.-P. B. – Je pense que le roman moderne du Poitou-Charentes est à venir. Nos romans se passent à une époque où les voies de communication ne sont pas très développées, où l'arrière plan n'est pas très élaboré, alors que maintenant, avec l'autoroute, le TGV... On peut avoir un roman qui se passe pour partie à Poitiers, pour partie à Cognac, et qui se termine devant les vagues de la pointe Espagnole à Ronce-les-Bains.

A. Q.-V. – Et puis, maintenant que nous sommes si proches de Paris, la notion d'écriture régionale a-t-elle encore un sens ? Je ne crois pas. Il y a des romans qui se situent en région, sont-ce pour autant des romans régionaux ou régionalistes ? Non. Quant à la notion de «roman rustique», soulignons qu'une bonne partie de ces textes sont des oeuvres citadines : Bloch, Boylesve, Loti, Maupassant, Theuriet.

J.-P. B. – La plupart, si ce n'est la totalité des gens que nous avons choisis, peuvent être considérés comme des écrivains nationaux, académiciens pour certains, même si cette notion n'est pas nécessairement un critère de qualité.

A. Q.-V. – J'ajouterai que nous sommes aussi dans une région à forte tradition européenne, pas seulement pour des raisons politiques ou en référence à Jean Monnet. Ce n'est pas un hasard si Jean-Richard Bloch est l'un des fondateurs (en 1923, avec Romain Rolland) de la revue... *Europe*. ■

Eglise Saint-Pierre de Melle : «Trois primaires perpétuelle», création de Yann Kersalé.

Lumières de Yann Kersalé à Melle

A 40 ans, Yann Kersalé, artiste de la lumière, explore le monde pour réaliser dans des sites choisis des «expéditions lumières». Des hauts-fourneaux de Caen à l'opéra de Lyon, des docks de Saint-Nazaire à Cap Canaveral, il a imprimé au paysage urbain ou naturel les modulations d'une lumière inventive qui métamorphose chaque site. Toute création de Yann Kersalé prend appui sur les énergies du lieu. Pour l'opéra de Lyon, ce sont les déambulations humaines, du public, des artistes, du personnel, qui, transformées en impulsions informatiques, activent une respiration de la lumière sur la verrière de l'opéra.

Dans le cadre de «Romanes» à Melle, dans les églises Saint-Savinien et Saint-Pierre aux vitraux voilés de bleu, Yann Kersalé fait valser les trois couleurs primaires. Le long pendule fixé à la croisée du transept de Saint-Savinien est en fait une cloche de verre, dans laquelle tourne un miroir dichroïque. Celui-ci imprime sur l'architecture de fugitifs cercles bleus qui décroissent comme des quartiers de lune dans un nuancier de couleurs. Aux extrémités de la nef de Saint-Pierre, deux autres pendules dispersent dans un vaste mouvement semi-circulaire des notes jaunes et rouges et leurs lueurs complémentaires. Par le jeu des miroirs, les teintes de la lumière sont portées jusqu'au blanc et vont s'évanouir sur la voûte, comme une fumée évanescente. Pour animer chaque balancier, il suffit de tirer les cordes auxquelles ils sont reliés. Exactement comme pour sonner une fête – de la lumière – carillonnée.

Dominique Truco

Visites jusqu'au 15 septembre, 10h-19h, vendredi jusqu'à 23h.

Page de gauche : photo Yann Kersalé

MUSÉE DU VITRAIL

Max Ingrand à Curzay-sur-Vonne

Unique en France, le musée du vitrail créé il y a trois ans à Curzay-sur-Vonne, dans la Vienne, est installé dans le prolongement de l'église. Il offre un panorama de l'histoire et des techniques du vitrail du XIe siècle à nos jours, et présente des pièces rares, tel ce vitrail cloisonné en perles de verre, oeuvre de l'espagnol Federico Vidal Y Puig, dont Cédric Rameau, directeur du musée, s'enorgueillit à juste titre.

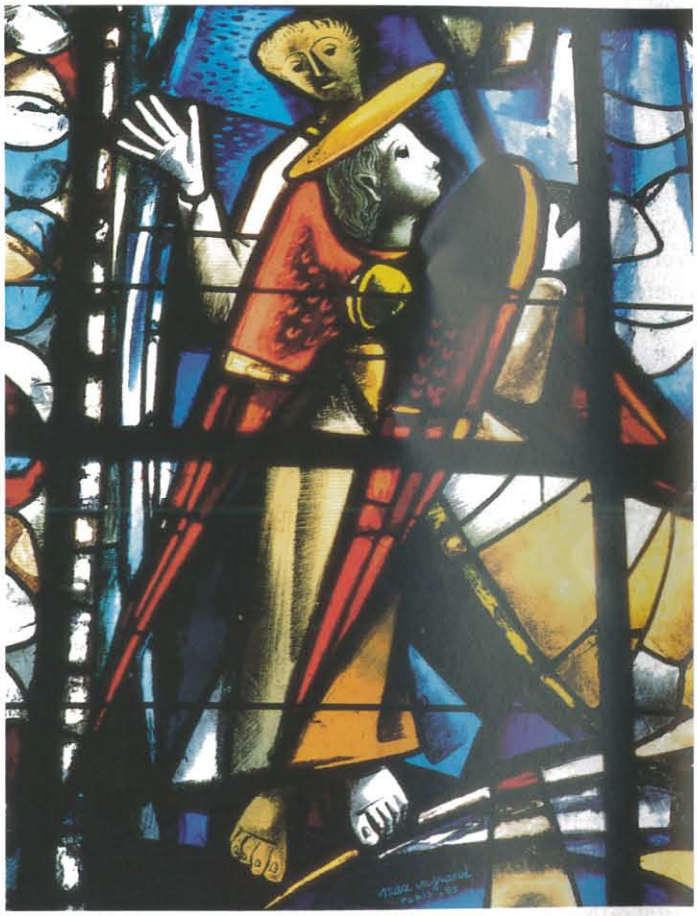
Le musée consacre cet été une exposition au maître verrier Max Ingrand.

Né à Bressuire en 1908, Max Ingrand participe pleinement au renouveau de l'art sacré au lendemain de la guerre, à l'égal d'un Le Chevalier, d'un Goubert, d'un Basillet. Chapelles (château de Chenonceau, couvent de l'Assomption à Paris...), églises (Jaunay-Clan, Azay-le-Rideau, Les Baux-de-Provence...), cathédrales (Saint-Lô, Yvetôt...) : le parcours conduit un peu partout en France.

L'exposition propose vingt-six panneaux de vitrail, des dessins – un remarquable chemin de croix réalisé au coeur de la guerre –, ainsi qu'une soixantaine de maquettes originales. L'amateur de curiosités s'arrêtera devant le four de l'artiste, spécialement convoyé pour le musée, ou préfèrera peut-être s'émouvoir devant le premier dessin d'Aristide Caillaud, dédicacé à son ami Max Ingrand, dont il fut le compagnon de captivité.

Anne Exeter

Musée du vitrail, tél. 49 53 51 64



Détail d'un vitrail de Max Ingrand, Azay-le-Rideau, 1955.

MELLE

Les mines d'argent des rois francs

Les mines d'argent de Melle, les plus anciennes mines visitables en Europe, proposent un parcours souterrain de 350 mètres (sur une vingtaine de kilomètres de galeries creusées il y a plus de mille ans), ainsi que la reconstitution d'un atelier métallurgique et monétaire. On y frappa la monnaie jusqu'au Xe siècle.

En accompagnement de la visite, un parcours sonore – *Eclats d'argent* – de l'artiste Knud Viktor (Grand prix de l'innovation touristique), qui réveille et exalte les échos enfouis. Non loin de là, le jardin carolingien compte une centaine de plantes qui étaient consommées et utilisées à l'époque de l'installation minière.

En cours sur le site, des recherches archéologiques (non accessibles au public) qui placent Melle parmi les plus intéressants lieux d'étude du haut Moyen Age.

Ouvert tous les jours, tél. 49 29 19 54

■ PLANÉTARIUM DE POITIERS

A Poitiers, le planétarium de l'Espace Mendès France, propose cinq spectacles d'astronomie : «Sommes-nous seuls dans l'univers ?», mardi et samedi 17h, «L'aveugle aux yeux d'étoiles», mercredi 11h, dimanche 17h, «La sonde Voyager II», jeudi 17h, «Le ciel de Poitiers», jeudi 19h, vendredi 11h, «Mars, la planète rouge», vendredi 11h.

Sur demande pour les groupes : «Julien et le papillon», conte pour enfant, et «Galaxies», séance en anglais.

Espace Mendès France, 1, place de la Cathédrale, Poitiers. Tél. 49 50 33 08

Variations, op. 96

Depuis sa création en 1983 par l'Etat et la Région, le Fonds régional d'art contemporain a constitué un important patrimoine qui réunit 420 oeuvres représentant 200 artistes français et étrangers (25 pays dont 18 européens). Le public a pu découvrir, pour la première fois, l'essentiel des collections l'an dernier à Poitiers (lire le dossier de *L'Actualité* n°28). Cet été, le FRAC invite à une pérégrination en Poitou-Charentes car il expose un très grand nombre d'oeuvres à Thouars, Niort, Rochefort, Saintes, Angoulême, Cognac, Rouillé et Poitiers, principalement dans les musées – dont la plupart sont dépourvus d'art contemporain.

De ce point de vue, la politique d'acquisition du FRAC a réalisé en accéléré ce que les musées de la région n'ont pu ou voulu faire depuis les années 50. D'où le caractère historique d'une partie des collections, où l'on retrouve des oeuvres de Ben, César, Marcel Duchamp, Jean Dubuffet, Raymond Hains, Jean Hélion, André Masson, Mario Merz, Henri Michaux, Antoni Tapies... Certes, il s'agit d'oeuvres de petit format, en raison de la cote atteinte depuis longtemps par ces artistes. Cette ligne historique est également perceptible dans les fonds photographiques.

Mais le rôle d'une telle institution est aussi et surtout prospectif. Les nouvelles tendances et nouvelles attitudes dans l'art sont bien représentées au FRAC Poitou-Charentes. Il fut par exemple l'un des premiers à s'intéresser aux jeunes artistes qui développent leurs recherches à partir des problèmes d'environnement ou des questions de société, comme Fabrice Hybert, Peter Fend, Dan Peterman, Niek van de Steeg, Kirsten Mosher, Les Levine, Pierre Joseph, Carsten Höller, Roman Signer.

Les catégories traditionnelles des beaux-arts – qui persistent malgré tout ce qu'elles sont subi depuis le début du siècle – volent en éclat chez ces artistes. Aujourd'hui, il est difficile de qualifier tel artiste de peintre, sculpteur, photographe, etc., car c'est souvent le projet qui guide le choix des matériaux et des techniques de réalisation de l'oeuvre. D'ailleurs qu'importe, puisque l'art nous pousse vers des aventures qui stimulent et les sens et l'intellect. Léonard de Vinci affirmait déjà que l'art est «chose mentale».

Carlos Herrera

Christian Vignaud

Ci-dessus :
Michel Aubry, "Jalsagahr (le salon de musique)", 1990, au musée de Cognac.

THOUARS, chapelle Jeanne-d'Arc, jusqu'au 30 septembre (49 66 02 25)
NIORT, espace Ecureuil, jusqu'au 6 juillet (49 77 06 51)
ROCHEFORT, musée d'art et d'histoire, jusqu'au 31 août (46 99 83 99)
SAINTES, musée de l'Echevinage, jusqu'au 4 novembre (46 93 52 39)
POITIERS, musée Sainte-Croix, jusqu'au 4 novembre (49 41 07 53)
ROUILLÉ, espace d'art comtemporain , jusqu'au 31 juillet (49 43 62 59)
ANGOULÊME, hôtel Saint-Simon, jusqu'au 8 décembre (45 92 87 01)
COGNAC, musée, jusqu'au 4 novembre (45 32 07 25)

Un nouveau musée à Niort

Dans l'ancien lycée Jean-Macé, Niort a décidé de créer un nouveau musée qui mettra en valeur les collections de la cité et intégrera de nouvelles sections parmi lesquelles un conservatoire de l'éducation et des méthodes pédagogiques, les arts de l'élégance, la photographie contemporaine. Au fur et à mesure des restaurations du bâtiment, des salles de préfigurations sont ouvertes au public. Trois salles «beaux-arts» présentent une série de bronzes et plâtres de Pierre-Marie Poisson, des peintures des XVIIe et XVIIIe siècles, notamment un beau portrait de François d'Aubigné et des tableaux du peintre niortais Bernard d'Agesci. Dans la salle des grands formats du XIXe siècle, signalons «la Tentation de saint Antoine» par Chasselat.

Musée d'Agesci, 28, avenue de Limoges, Niort. Tél. 49 77 16 70

Bleu de Rochefort

Rochefort signe en bleu. C'est la couleur de la charte graphique de la ville. Or, il se trouve que cette couleur a été utilisée à haute dose par nombre d'artistes contemporains, au premier rang desquels Yves Klein qui affirma la primauté du monochrome bleu. Gaby Marcon, conservateur du musée d'art et d'histoire, a trouvé là un fil conducteur. Elle présente, au musée, à la maison Pierre Loti et à la Corderie royale, une vingtaine d'oeuvres, de Dufy à César, de Chagall à Klein, de Jacques Monory à Hans Haacke.

Jusqu'au 1er sept. Tél. 46 99 83 99

La malle du marin

Tous les trésors des sept mers, sortis des malles des marins d'autrefois, sont à Rochefort, pour une exposition exceptionnelle, entièrement composée d'objets issus de collections privées.

Jusqu'au 15 septembre, au Service historique de la marine.

Théodore Monod à Angoulême

Outre ses collections d'archéologie, d'art médiéval, de peintures, de céramiques, d'armes, d'art africian et océanien, le musée d'Angoulême présente une exposition sur Théodore Monod. C'est l'évocation d'un grand aventurier scientifique du siècle et, à travers lui, du Sahara et de ses habitants. Théodore Monod s'est intéressé à tout ce qui compose le désert. Par sa formation, il s'est tourné vers la faune et la flore, puis vers la géographie, l'archéologie et l'ethnologie.
D'autre part, chaque mardi à 22h en août, le musée propose des visites de nuit à la lueur d'une lampe torche.
Jusqu'au 2 sept. Tél. 45 95 07 69

Rencontres photographiques

Du 20 au 29 juillet, dix jeunes photographes européens sont invités à Niort pour travailler sous l'oeil expert d'un conseiller artistique, le photographe François Méchain, et d'un conseiller technique, Jean-Yves Brégand, tireur de grands noms de la photo. En août, les oeuvres du premier sont exposées à l'espace Ecureuil, celles du second à la galerie du Pilori, et les créations des jeunes au Moulin du Roc.
Associations Pour l'instant, tél. 49 24 35 44

Rouler sur Le Nil

A Angoulême, le musée du papier fait revivre les «Très riches heures du papier à rouler». Cette industrie fut, pendant plus d'un siècle, extrêmement prolifique en France, et particulièrement en Charente où plus de dix unités de fabrication et de transformation ont fonctionné. Le musée est d'ailleurs installé dans l'atelier qui fabriqua, jusqu'en 1970, le papier à cigarettes Le Nil.
134, rue de Bordeaux, Angoulême, tél. 45 92 73 43

Marc Deneyer

Monstre en papier mâché de Linares, artiste mexicain.

Curiosités & merveilles d'Oiron

Vidé par des siècles d'oubli, le château d'Oiron possède à nouveau une grande collection d'objets de curiosité et d'art contemporain. De l'époque des Gouffier (XVIe et XVIIe siècles) qui ont bâti ce chef-d'oeuvre de l'architecture française, Oiron conserve la grande galerie peinte par Noël Jallier (1546-1549), la chambre du roi et le cabinet des muses.
Ce château, situé aux confins des Deux-Sèvres et de la Vienne, revit grâce à une expérience unique en France commandée par le ministère de la Culture. En effet, une cinquantaine d'artistes internationaux ont été invités par Jean-Hubert Martin à créer in situ, en respectant le génie des lieux et en travaillant à partir des catégories des cabinets de curiosités (les cinq sens et les quatre éléments) qui étaient en vogue à l'époque des Gouffier.
C'est, en France, le lieu pour découvrir des oeuvres importantes de Daniel Spoerri, Charles Ross, Tom Shannon, Claude Rutault, James Lee Byars, Fabrice Hybert, Ian Hamilton Finlay, Lothar Baumgarten, Kane Kwei, Thomas Grünfeld, Wolfgang Laib, entre autres. Une collection hors norme, loin de ce que l'on voit habituellement dans les musées d'art contemporain.

Château d'Oiron, près de Thouars, tél. 49 96 51 25

Descartes et la science

Descartes fut un grand philosophe mais aussi un des fondateurs de la science moderne. L'exposition «Descartes et la science», conçue par Dominique Vila et présentée cet été à Châtellerault, nous fait parcourir le XVIIe siècle, où furent inventés des instruments fondamentaux comme la lunette astronomique, le microscope, le baromètre, le thermomètre, etc. Cette exposition présente plus de deux cents pièces, de vrais objets d'art, empruntés à de nombreux musées de France.

Olivier Morel

Cadran astronomique, XVIIe

Jusqu'au 27 octobre, salle de la Redoute, 49 21 35 86. Catalogue illustré, 96 p., 60 F.

Agris au musée des tumulus

Plus de 7 000 ans. C'est l'âge de certains tumulus de Bougon. La nécropole compte parmi les plus anciennes architectures funéraires de l'Europe. A côté de ce site exceptionnel, le musée permet de remonter le temps jusqu'à cette époque, le Néolithique, où nos ancêtres Homo sapiens ont commencé à se sédentariser, à cultiver la terre, à faire paître leurs animaux dans des enclos et à élever ces formidables architectures.

Cet été, sont proposés des ateliers d'initiation aux techniques préhistoriques : tissage, musique préhistorique (17-31 juillet), poterie (1er-11 août), sparterie-vannerie (8-31 août), taille et polissage du silex (12-31 août). La salle d'exposition temporaire du musée est consacrée aux fouilles archéologiques d'Agris, menées en Charente pendant quatorze ans sous la direction de José Gomez de Soto, chercheur au CNRS. Le casque d'Agris, mis au jour en 1981, est un chef-d'oeuvre de l'art celtique. Il est finement orné de motifs végétaux et doré à la feuille d'or. Ce casque, daté du IVe siècle avant notre ère, a fait le tour des grands musées d'Europe.

Jusqu'au 30 novembre. 49 05 12 13

Festival du film de La Rochelle

Le festival international du film de La Rochelle est, en France, l'un des principaux événements cinématographiques de l'été. Un festival sans prix et sans paillettes pour les vrais cinéphiles, du 28 juin au 8 juillet à La Coursive. Des rétrospectives sont consacrées à Pina Menichelli (Italie), Valentin Vaala (Finlande), Robert Siodmak et Max Davidson (USA), Arthur Robinson (Allemagne).
Tél. 46 51 54 00

Jazz au fil de l'eau

Au fil de ces dix dernières années, Parthenay a prouvé qu'une ville rurale pouvait devenir un lieu de rayonnement pour la musique improvisée grâce à Jazz au fil de l'eau, son festival estival qui ne craint pas de sortir des sentiers battus. Dans ce programme de grande qualité, signalons la nuit du blues avec The Hoax et Luther Allison, l'hommage à Thelonious Monk par François Tusques, Eric Löhrer, David Murray et Aki Takase, les créations des pianistes Stephan Oliva et François Raulin, et du trio de la chanteuse Betty Carter, le «projet spécial» de Louis Sclavis.
4 - 14 juillet, tél. 49 64 24 24

Chauvigny l'été

La cité médiévale de Chauvigny résonne tout l'été de musiques, spectacles, danses et folklore. Au gré des nuits : jazz avec Certains l'aiment chaud (12 juillet), Trio jazz (20 juillet), jazz humour avec Orphéon Celesta (31 août), etc. Et tout l'été, le spectacle de fauconnerie «Le château des aigles». Au château d'Harcourt, signalons l'exposition de la céramiste Jacques Lerat. Tél. 49 45 99 10

ACADÉMIES MUSICALES DE SAINTES

De Bach aux romantiques

Philippe Herreweghe ouvre les Académies musicales de Saintes par la *Messe en si mineur* de Jean-Sébastien Bach, donnée par le Collegium Vocale et la Chapelle Royale qu'il dirige. Cette semaine commence donc par nous faire entendre la voix des anges, et nous invite à d'autres rendez-vous avec Bach : quatre Cantates et un concert de sonates pour violon et clavecin.
Grâce à la relecture du répertoire baroque, le festival s'est construit uune belle réputation et un public fidèle (16 000 entrées en 1995). «Nous voulons continuer à être novateurs», assure le directeur artistique. C'est pourquoi il a invité cette année Paul Van Nevel, qui effectue «un travail de pionnier» pour la musique de la Renaissance. Ce dernier propose un cycle de Lamentations, à minuit dans la crypte Saint-Eutrope, et «Les larmes de Lisbonne», concert mêlant la Renaissance portugaise et l'authentique fado.

Michel Garnier

Un nouvel ensemble est à découvrir le 8 juillet dans un programme Mozart : le Jeune orchestre atlantique, qui réunit des musiciens du Poitou-Charentes. Le répertoire du XIXe siècle est très présent dans ces académies.
«Cette musique abordée par des orchestres traditionnels, c'est très bien, explique Philippe Herreweghe. Mais, après avoir longtemps travaillé à la relecture du répertoire baroque, nous voulons continuer dans cet esprit et montrer que Mendelssohn, Beethoven, Brahms, Schumann ou Schubert, peuvent sonner autrement quand on joue cette musique sur des intruments d'époque. Cet esprit d'aventure a pour corollaire des imperfections, parfois, qui sont des maladies d'enfant. Notre démarche est un peu "révolutionnaire". Les musiciens invités à Saintes ont en commun cette culture de la musique ancienne et des bases historiques conséquentes. Leur savoir n'est pas seulement technique. Il y a là un mouvement nouveau.»

Carlos Herrera

Du 5 au 13 juillet. Tél. 46 97 48 48

Majid Bouzzit

12e Francofolies de La Rochelle

Avis de tempêtes et rafales musicales sur La Rochelle, du 12 au 17 juillet. Les Francofolies font débarquer plus de cent artistes pour entraîner des milliers de festivaliers dans les courants musicaux les plus variés et épicés : chanson, groove, rap, world music... Un programme de fête avec des vedettes inusables comme Johnny Hallyday, premier d'entre tous, Dick Rivers, Maxime Le Forestier, Michel Fugain, Zachary Richard, le grand retour de Brigitte Fontaine, mais aussi Cesaria Evora, Daniel Waro, une fête à Lokua Kanza en compagnie d'Enzo Enzo, Catherine Lara, Youssou N'Dour, Papa Wemba. Sans oublier les sulfureux NTM.

La tragédie du roi Christophe

Après sa création dans la cour d'honneur du Palais des Papes d'Avignon, *La tragédie du roi Christophe*, ce chef-d'oeuvre d'Aimé Césaire, «notre Shakespeare noir» (Antoine Vitez), sera donnée dans la cours de l'abbaye royale de Saint-Jean-d'Angély.
Cette pièce torrentielle, mise en scène par Jacques Nichet, est jouée par une troupe d'acteurs et de musiciens noirs. Elle montre la démesure d'un roi, à la fois libérateur et tyran, fondateur en 1804 du premier Etat indépendant des Antilles : Haïti. A vouloir remettre son peuple au travail, il l'épuise. A vouloir porter seul à bout de bras le destin de son peuple, il finit abandonné et trahi. Mais glorifié.

Du 7 au 13 août, à Saint-Jean-d'Angély, 21h30. Tél. 46 32 68 87

Cyber Flip à Parthenay

Environ mille jeux, de tous types et pour tous les âges, sont en accès libre et gratuit au festival des jeux de Parthenay. Cette année, la ville «numérisée» présente un espace entièrement consacré aux nouvelles technologies du multimédia : CD-I, CD-Rom, Internet, BBS, jeux vidéo... Les nouvelles tendances du marché du jouet et du jeu sont illustrées dans quatre pôles : jeux de société, de construction, pour la petite enfance, multimédia. Des créateurs viennent aussi tester leurs nouveaux jeux.
6 - 21 juillet, tél. 49 95 24 20

Pougne-Hérisson sacré nombril

Grâce à Yannick Jaulin, barde poitevin tendance rock, plus personne n'ignore que le nombril du monde se situe dans un village des Deux-Sèvres, à Pougne-Hérisson. C'est désormais une tradition, la fête du «sacré nombril» se déroule le 15 août avec une multitude de musiciens et des jeux pleins d'humour et de dérision.

Les Gens de Cherves

Du samedi 10 août à 21h au dimanche à 22h, les Gens de Cherves fêtent leurs vingt-cinq ans pendant vingt-cinq heures non-stop. Reprise en plein air de leurs trois dernières créations, bal poitevin toute la nuit, balade contée dans le pays mirebalais, spectacle, animations et repas dans la ferme culturelle de Cherves.
Tél. 49 54 00 33

■ «ŒDIPE ROI» À BRESSUIRE

Le Théâtre du Bocage crée, au château de Bressuire, du 2 au 13 juillet, *Œdipe roi*, dans une libre adaptation de Joseph Reis d'après Sophocle. La mise en scène est signée Gérard Vernay.
Tél. 49 65 09 04

Jean-Louis Neveu

FESTIVAL «DE BOUCHE À OREILLE»

Nouvelles musiques traditionnelles

Depuis dix ans, le festival «De bouche à oreille» organisé par Métive explore la formidable richesse des musiques traditionnelles. On y a découvert, dans un stimulant métissage, des musiciens albanais, turcs, ukrainiens, africains, indiens... mais aussi des musiciens des provinces françaises.

Le jazz et la nébuleuse rock se sont nourris des musiques traditionnelles du monde, mais en puisant assez peu dans le vieux continent européen.

Le festival de Parthenay, qui n'a pas d'équivalent à ce jour, montre que les musiques traditionnelles d'Europe, en particulier de l'Hexagone, sont vivantes, c'est-à-dire qu'elles inventent, nous touchent et peuvent aussi nous faire danser.

Cette dixième édition offre carte blanche à des musiciens complices depuis le début, comme le violoniste Jean-François Vrod ou l'accordéoniste Alain Bruel qui réservent de belles rencontres. Jan Maria Carlotti et Michel Marre donnent un récital de chansons des troubadours, Thierry Robin et Eric Roux-Fontaine nous plongent dans les univers gitans.

Citons encore la musique ancienne d'Irlande et d'Ecosse par le groupe Hempson, la ballade irlandaise de Ian Stevenson, la Provence imaginaire de Miqueù Montanaro, la Banditaliana de Riccardo Tesi. Sur les berges du Thouet, un parquet est installé pour partager le plaisir de danser sur des rythmes basques, bretons ou gascons.

Le bal de clôture est confié à la Compagnie des neuf tribus, un ensemble de vingt-trois musiciens et artistes. Le spectacle du dixième anniversaire doit réunir un orchestre de cent musiciens, constitué par l'Harmonie municipale et des musiciens de la région.

Ne pas oublier de faire un détour dans l'église des Cordeliers pour voir et écouter les drôles de machines de Frédéric Le Junter.

Jean-Luc Terradillos

Du 15 au 25 août, tél. 49 94 90 70

Poitiers l'été

Danse, théâtre, musique classique et folklore, Poitiers l'été offre cette année douze spectacles gratuits et de qualité. Le parc de Blossac accueille *La Répétition ou l'amour puni* de Jean Anouilh par le Théâtre du Trèfle (24 juillet), *Le Voyage de M. Perrichon* de Labiche par le festival d'Anjou (30 juillet), et *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset par les Baladins en Agenais (13 août). Les soirées folkloriques conduisent de l'Ukraine à la Réunion, de la Thaïlande à la Colombie (photo ci-contre). Rendez-vous musicaux dans la salle des Pas perdus et les églises Saint-Porchaire et Montierneuf. Le ballet du Rhin donne *Roméo et Juliette* à Blossac le 29 août. Notons par ailleurs, l'exposition de peintres et sculpteurs roumains (Iasi) à la chapelle Saint-Louis.

GENÇAY

Festival du jeu populaire et traditionnel

Gençay entre en jeu du 18 au 21 juillet. Le centre culturel de la Marchoise livre la deuxième édition du rendez-vous consacré aux jeux populaires et traditionnels. Ce festival ne se présente pas comme une grande joute mais plutôt comme un ensemble de jeux de société et d'animations ludiques. Sous l'arbitrage du roi Cochon, emblème du festival, les dés seront lancés le 18 juillet avec du théâtre par la troupe des enfants, dite de la «Grande Godasse», puis un parcours conté dans les rues et cours des maisons de Gençay : chanson, musique, cinéma avec la projection de *P'tit Louis*, court-métrage de Raymond Gasiorowski, contes et marionnettes, contes en images par Pierre Chevrier.

Ce dernier donne le lendemain une «conférence amusante», sur un sujet très sérieux : les activités de jeu à deux, dans la filiation des «jeux de rien».

Autres jeux traditionnels, ceux du Périgord avec la présence du festival de Sarlat le samedi et le dimanche. Le public pourra s'initier à divers jeux de tables du monde entier. Samedi à l'heure de l'apéritif, conférence de Claude Ribouillaud sur les «Poilus musiciens», puis musique en soirée, pas celle du front, mais les airs occitans de Ténaréze. Bal occitan-poitevin en clôture.

Le dimanche, dès matin, tout le monde joue, avant de se mettre «les pieds dans l'Olympiade», grande rencontre autour des jeux traditionnels du Civraisien, surdimensionnés.

Laurence Chegaray

Majid Bouzzit

Confolens rêve d'amour

Avec toujours autant de succès, les folklores du monde entier se chantent et se dansent au festival de Confolens. La trente-neuvième édition a choisi pour thème «Rêve d'amour». La cité médiévale accueille cette année des ensembles d'Argentine, de Centre-Afrique, du Chili, de Colombie, des îles Canaries, de Hongrie, de République du Kalmoukie, de République Komi, des Pays-Bas, de Roumanie, de Suède, de Thaïlande et de France.
Du 10 au 18 août, tél. 45 84 00 77

MONDIOFOLK

Au pied de son donjon médiéval, Montguyon accueille des chanteurs, danseurs et musiciens d'Ouzbekistan, du Cambodge, de Taïwan, d'Autriche, de la République de Bachkirie, des Etats-Unis, du Costa-Rica, du Mexique, de Bolivie et du Pérou.
Du 29 juillet au 4 août, tél. 46 04 10 60

JEUX SANTONS

Saintes fait défiler des groupes folkloriques du monde entier. Spectacles, soirées cabaret et dîners typiques dans différents endroits de la ville, animent ce festival. Du 11 au 21 juillet. Tél. 46 74 47 50

Bleu Caraïbes

Florilège de musique cubaine au festival Bleu Caraïbes, à Royan. Eric Bourciquot, musicien, et l'association Latin' Perspective ont décidé de faire découvrir cette musique peu connue en France.

«Dans un pays fermé pendant quarante ans, dit-il, la culture est restée intacte. Les techniques musicales afro-cubaines, basées sur les traditions orales, sont uniques, les percussions et les danses sont synonymes d'énergie, de ferveur et de générosité».

27 - 31 août, Royan, tél. 46 90 29 93

Musique en Ré

Le festival de l'île de Ré, réservé aux jeunes musiciens invite, du 18 juillet au 16 août, l'ensemble vocal Solstice, l'ensemble Contrastes, les Jeunes Archets de la Vienne, le Big Band Connexion et l'Orchestre symphonique des jeunes en Ile-de-France. Cet orchestre donne, avec le Grand Choeur de La Rochelle, six concerts en août, à Saint-Martin le 5 et le 13, Ars le 6, Sainte-Marie le 8, La Couarde le 9, La Rochelle le 12.

Sites en scène

Un nouveau spectacle pyrotechnique illumine Fort-Boyard le 20 juillet, avec mise en lumière du bastion et retransmission de la musique du spectacle sur les plages d'Oléron.
Le 3 août, la citadelle de Brouage connaîtra une «nuit fantastique», avec une mise en scène originale au coeur de la ville fortifiée.

Festival du conte

Jean-Pierre Chabrol, Yannick Jaulin, Henri Gougaud, Bernadète Bidaude, Catherine Zarcate, Michèle Bouhet, Roger Bithonneau, Lucien Gourong, Jean-Paul Berthet, Pépito Matéb, sont invités au festival du conte du Château-d'Oléron, du 19 au 23 juillet.

Etés de la Vienne

La ferme de Puy Guérin, près de Monts-sur-Guesnes, présente les oeuvres de vingt-six artistes plasticiens, venus pour l'essentiel des régions atlantiques. L'exposition occupe les granges et dépendances rénovées de la ferme et s'ouvre sur un jardin de sculptures.
Trois concerts sont proposés : soirée russe le 26 juillet, musique baroque le 2 août (Nguyen Duy Thong, contre-ténor, et Laurent Collobert, pinao), musique religieuse et profane le 8 août, avec les Choeurs de Lenzbourg.
Tél. 49 22 88 54

CHIZÉ

La forêt rouverte

Le puma de la forêt de Chizé court toujours. Mais sa dangerosité semble de plus en plus relative. Le préfet des Deux-Sèvres a levé en partie l'interdiction de circuler et de stationner dans la forêt. Sur 5 000 ha, 550 ha sont autorisés à la promenade. Cette mesure devrait apporter un peu d'oxygène aux riverains, dont beaucoup vivent du tourisme, et au zoorama de Chizé qui a vu sa fréquentation baisser de 40% à 50%. Le bien-fondé de l'interdiction est contesté par les scientifiques. Pierre Jouventin, directeur du centre CNRS de Chizé, note : «Nous sommes le seul centre français d'études de la faune sauvage et le préfet ne nous a pas consultés. Nous aurions pu lui dire que sur tout le continent américain, depuis un siècle, il y a eu en tout et pour tout une dizaine d'accidents avec des pumas. Mais à chaque fois, il s'agissait de chasseurs qui les traquaient.»

Art roman en fac-similé

En bordure de l'A10, près de Saint-Jean-d'Angély, la société des autoroutes du Sud de la France a aménagé (10 MF) une aire de la Saintonge romane rassemblant des répliques de fragments, parfois importants, des plus belles architectures romanes. Ce jardin s'ouvre sur la copie de la façade de l'église d'Echebrune, puis donne à voir des dizaines de reproductions de sculptures dont les originaux ornent encore les tympans et chapiteaux romans de la région.

Alexandra Riguet

TERRA VILLA

L'avenir des maisons en terre

Yannis Vellis, architecte à Poitiers, estime que «la construction en terre offre des perspectives fabuleuses». Son propos n'a rien de passéiste : «La terre permettrait de réaliser de substantielles économies d'énergie, car elle peut être utilisée pratiquement telle qu'on l'extrait, alors que la fabrication des autres matériaux de construction est "énergivore". En outre, elle fournit une bonne isolation thermique, avec des températures ni trop basses, ni trop hautes.»

La maison écologique de Romagne et les gîtes ruraux d'Archigny, réalisés par Yannis Vellis, sont les seules constructions contemporaines en terre de la région. Mais dans le Dauphiné et en Ille-et-Vilaine, d'importantes opérations ont été réalisées avec l'aide du Centre national de construction en terre. «Le plus difficile à croire, dit-il, c'est la durabilité. Non entretenue, une construction en terre se dégrade, mais comme n'importe quel bâtiment. Les maisons de Terra Villa, à Ouzilly-Vignolles, dans le Loudunais, ont été élevées entre 1700 et 1800, et elles sont toujours debout.» Yannis Vellis a contribué, en 1994 et 1995, à la réhabilitation ces maisons en terre crue.

Dès le XIIe siècle, fuyant les batailles de la guerre de Cent Ans puis des guerres de religion, les habitants de montcontour se seraient réfugiés dans les marais de la Dive, inaccessibles pendant six mois de l'année. Ils y ont construit, avec pour seuls matériaux une terre sablo-argileuse et des roseaux, des maisons sans aucune armature ni fondation, selon la technique de la bauge. Les murs étaient élevés à la fourche, à partir d'un mélange de terre, d'eau, de granulats et de rouches, roseaux séchés et coupés, par bandes de 60 cm de haut, qui séchaient pendant trois semaines avant de poser la couche suivante.

Terra Villa permet d'imaginer l'incroyable faculté d'adaptation de ces hommes à un environnement hostile. Sur le site, on peut voir, cet été, une exposition sur la formation de la Terre et l'apparition des différentes formes de vie, conçue par l'Espace Mendès France. Ce dernier présente à Poitiers une exposition sur l'architecture en terre dans le monde et sur les travaux réalisés à Terra Villa.

Cécile Poursac

Terra Villa. Ouvert tous les jours de 15h à 19h. 49 22 61 61

Neptunéa, le musée maritime

Au printemps dernier, le musée maritime de La Rochelle a achevé une mue engagée l'an dernier, quand l'association dirigée par Patrick Schnepp a pris possession d'une partie de la halle à marée désaffectée du vieux port. Aujourd'hui, la flottille, sagement alignée à quai derrière le navire amiral France 1, n'est plus qu'une des étapes de la visite du musée rebaptisé Neptunéa.

Sous les vastes voûtes de l'encan, un espace d'exposition est consacré à la pêche et à son histoire. Des dioramas racontent l'histoire du chalutage, et une case de mareyeur a été reconstituée devant un chalutier de 15 m, le *Brin de muguet*, offert par un pêcheur de La Cotinière.

Plus ludique, le bassin des modèles réduits et ses ventilateurs permet de comprendre, en pilotant des voiliers télécommandés, les principes de la navigation à voile. L'ensemble est complété par une librairie et une galerie qui expose les tableaux du peintre et marin pêcheur vendéen Paul-Emile Pajot.

Jean Roquecave

■ SENTINELLES DE LUMIÈRE À LA CORDERIE ROYALE

Feu qui guide les navigateurs, mais aussi ouvrage d'art et souvent prouesse architecturale, le phare est une aventure humaine qui remonte à l'Antiquité. L'exposition «Les phares, sentinelles de lumière», présentée par le Centre international de la mer, jusqu'au 15 septembre à la Corderie royale de Rochefort, explique et raconte les phares, les hommes qui les ont construits et ceux qui les habitent encore, par des maquettes, des plans et des photographies, dans un décor qui reconstitue la pénombre de la nuit, à l'heure où les feux s'allument.

SAINT-LOUP-SUR-THOUET

Les jardins du Grand Siècle

Construit au XVIIe siècle selon les conceptions de Philibert Delorme par les Gouffier, seigneurs d'Oiron, le château de Saint-Loup-sur-Thouet retrouve ses jardins «à la française». Ce travail de titan a été entrepris par Charles-Henri de Bartillat, qui a quitté son métier d'avocat international pour se consacrer pleinement à la restauration des bâtiments et des jardins. Ce domaine d'une cinquantaine d'hectares comprenait un potager, une orangerie, des communs, un verger, un bois et des prairies. Fait rarissime, les plans et inventaires établis aux XVIIe et XVIIIe siècles par les jardiniers de Saint-Loup sont conservés aux Archives départementales des Deux-Sèvres. Il est donc possible de recréer les jardins à l'identique, comme au XVIIIe siècle, les inventaires de 1745 et 1749 étant les plus complets et les plus précis.

D'ores et déjà, l'orangerie et le jardin aux fleurs ont été reconstitués, et le pavillon du canal restauré, ainsi que les ponts.

Dans quelques années, le potager constituera le chef-d'oeuvre de Saint-Loup. Long de 217 m et large de 73 m, il était composé de quinze carrés et six rectangles, chacun étant délimité par des plantes aromatiques et des arbres fruitiers. L'esprit de ce potager s'inscrit dans les principes développés par La Quintinie, jardinier de Louis XIV.

J-L Terradillos

Marc Deneyer

Visites et chambres d'hôtes, tél. 49 64 81 73

A. Riguet

Protéger le marais de la Maratte

Sur l'île d'Oléron, entre les dunes fixes et la forêt des Saumonards, le marais de la Maratte abrite une rosière ou «phragmitaie». Des nids sont suspendus à mi-hauteur des roseaux, habitat très apprécié par une quinzaine de busards des roseaux. On y trouve aussi la loutre, la cistude, l'épervier d'Europe, la buse variable, le milan noir, et des espèces végétales protégées comme la «Grande douve», une renoncule.

Un arrêté préfectoral de biotope a été pris en 1994, afin de protéger le site sur une vingtaine d'hectares. Il doit permettre de stopper l'extension des parcelles à camper isolées, qui se sont étendues dans la forêt, à proximité du marais.

«On imagine facilement les désastres engendrés par le mitage des cabanons sur le marais, **explique Yann de Beaulieu, chargé de mission à la Direction régionale de l'environnement.** ***Ils ne sont reliés à aucun réseau d'assainissement sur un site où la végétation baigne dans l'eau.»*** **Le camping isolé est interdit par l'arrêté, qui n'a cependant pas pris en compte les parcelles à camper existantes. Un comité technique sera chargé de la gestion du site.**

Alexandra Riguet

Graffiti romans : un plus pour Moings

En Charente-Maritime, Moings (186 habitants) vient d'achever la restauration d'un ensemble exceptionnel de graffiti du XIIe siècle qui étaient ensevelis sous un enduit.

Située à quelques kilomètres des thermes troglodytes de Jonzac, Moings était connue jusqu'à maintenant pour son église romane classée et son clocher. Grâce à Jean Glénisson, historien, et au maire, François Bobe, on peut admirer deux fresques (4,25 m de long et 1,30 m de large) représentant des scènes de guerre, gravées dans la pierre blanche de part et d'autre du choeur. Sur le mur sud, le décor le plus achevé s'étend entre deux constructions fortifiées. On distingue une tour crénelée et des cavaliers en armes, avec lances et boucliers, pouvant être comparés aux personnages de la broderie de Bayeux. Sur le mur nord, la composition est moins homogène. L'historien se demande si «l'auteur (sans doute l'un des artisans qui participaient à la construction de l'église) n'a pas cherché à se faire la main sur cette paroi, y gravant les formes qu'il a ensuite ordonnées en une scène véritable, sur l'autre paroi». Il y a des cavaliers, des oiseaux ou encore un magnifique paon.

Signalons aussi les trois litres, armoiries de seigneurs peintes sur une bande noire, datant des XVe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Isabelle Delorme

Jean-Pierre Boulesteix

Dictionnaire poitevin-français

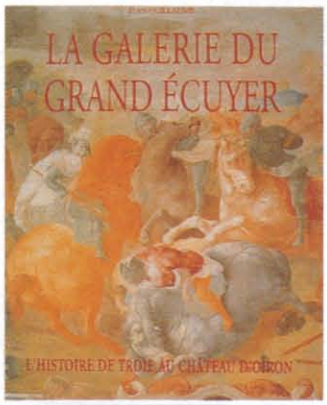
Impossible désormais d'ignorer ce que signifie «dicciounaere» en poitevin-saintongeais. Le premier dictionnaire bilingue vient de paraître. Cette somme de 500 pages a été réalisée par Vianney Pivetea, chargé de cours à l'université de Haute Bretagne. Cette langue est parlée du nord de la Gironde au sud de la Loire.
«Le projet, avertit l'auteur, fut l'élaboration d'un outil, utilisable par chacun, et permettant que la langue des Poitevins-Saintongeais continue à se faire. Pourtant tout n'y est pas, ni du lexique, ni des variantes phonétiques. Cette perspective aurait conduit à ne jamais publier.» Des néologismes ont été introduits conformément aux règles de la langue ainsi que des termes scientifiques devenus pratiquement internationaux.
Geste Editions, 500 p., 240 F.

Congrès des sociétés savantes et culturelles

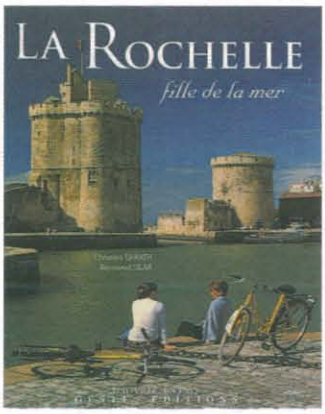
Le congrès régional des sociétés savantes et culturelles du Centre-Ouest sera cette année, à Niort les 4 et 5 octobre, le congrès du centenaire. Il se déroulera en trois temps : la session du centenaire sur le thème des «survivances» (leur réalité, leurs occurences, rôles et utilités dans les sociétés d'hier et d'aujourd'hui, etc.) ; la session de synthèse qui établira un bilan d'un siècle de recherches et de réalisations dans l'action patrimoniale, dans les domaines de l'archéologie, l'histoire, l'ethnologie, la mythologie, l'architecture, l'histoire de l'art, l'économie, les institutions et les paysages.
La session d'actualité permettra aux chercheurs, dûment inscrits à l'une des sociétés du Centre-Ouest, de communiquer le résultat de leurs recherches en cours.

La grande galerie d'Oiron

La galerie du château d'Oiron est l'une des plus grandes (55 m) et plus prestigieuses de France par son décor mural, le plus important de la Renaissance française après Fontainebleau. Réalisée entre 1546 et 1549 par Noël Jallier, cette peinture murale illustrant la guerre de Troie et quelques scènes de l'*Enéide* n'avait jamais fait l'objet d'une publication intégrale.
Jean Guillaume, historien de l'art, professeur à la Sorbonne, vient de publier l'ouvrage de



référence, abondamment illustré, qui remet Oiron à sa place dans l'histoire de l'art. Le problème posé par l'altération des peintures est traité dans ce livre par Bernard Brochard, inspecteur des monuments historiques.
Patrimoines & médias, 112 p., 200 F.



La Rochelle, fille de la mer

Dans ce livre, chaque page ouverte est une scène où les pierres parlent, où les voiles, l'océan jouent, où les Rochelais s'animent. Cette visite de qualité, où se télescopent passé et présent, est joliment illustrée par les photographies de Christian Errath.
Geste Editions, 120 p., 160 F.

Avenures scientifiques

Cet ouvrage collectif, dirigé par Jean Dhombres, propose le portrait de huit hommes de science qui ont oeuvré depuis le XVIe siècle en Poitou, Charentes et Vendée, et des notices sur une centaine d'autres savants.
Ed. de L'Actualité Poitou-Charntes, 264 p., 195 F.

Topo-guide Charente-Maritime

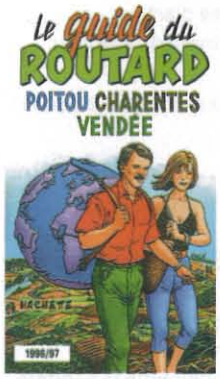
Le Fédération française de randonnée pédestre vient de réaliser un nouveau topo-guide des sentiers de randonnée : *La Charente-Maritime et ses îles.* Accompagnés de cartes très précises, douze GR de pays, ainsi que cinq PR (itinéraires à la journée) y sont décrits, avec tous les renseignements utiles et la précision habituelle. Une autre façon de découvrir le pays des huîtres et du cognac.
160 pages, 99 F.

Parcours VTT Evasion

L'Office national des forêts édite trois guides de randonnée VTT en Charente-Maritime, accessible à tous : *La Grande Côte, Dans le massif d'Arvert, Au pays des marais salants.* Chacun propose des circuits en forme de boucles, choisis et commentés par les forestiers, avec au menu, des sentiers forestiers, des chemins campagnards, des petits villages et toutes les surprises de la nature. Impossible de se perdre, le carnet de route est très précis. Un sympathique programme d'évasion...
***Parcours VTT Evasion*, ONF, chaque guide 35 F.**

Belles demeures

L'éditeur Patrimoines & médias offre aux amateurs de belles pierres quatre petits livres consacrés aux *Belles Demeures* des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Charente et de la Charente-Maritime. Dans chaque ouvrage sont présentés quarante à cinquante châteaux, seigneuries, manoirs, abbayes d'un département.
Rappelons que cet éditeur a déjà fait paraître de très gros livres sur les *Châteaux, manoirs et logis* des quatre départements du Poitou-Charentes.
Patrimoines & médias, chaque volume 72 p.



Le guide du routard Poitou-Charentes

Poitou-Charentes et Vendée, terres d'aventures ? Aucun doute, puisque le Guide du routard vient de leur consacrer une copieuse édition de 370 pages entre lesquelles on prend un malin plaisir à circuler. La route est longue et pleine de surprises, du A d'Aiguillon à l'Y de l'île d'Yeu. Dans un style alerte et documenté, on apprend un peu d'histoire, où dormir, où manger, où acheter un souvenir d'enfance, où sortir le soir... Et toujours avec le sourire, car ce guide a beaucoup d'humour.
Hachette, 370 p., 77 F.

L'inventaire de Cognac

Les Indicateurs du patrimoine publient sous une forme pratique, enrichie de cartes et d'index, les données informatisées des bases Mérimée et Palissy sur le patrimoine architectural et mobilier de France.
Le troisième titre de cette collection, publié à partir des travaux de l'Inventaire général (DRAC Poitou-Charentes), est consacré aux quatorze communes des deux cantons de Cognac.
Ce livre d'un format pratique s'ouvre par un résumé de l'histoire de ce terroir et nous invite à le découvrir, à travers 1 193 notices illustrées, 732 édifices (châteaux, fermes, maisons, églises) et 472 oeuvres d'art, principalement du mobilier religieux.
Indicateurs du patrimoine, 288 p., 50 F.

Des moutons et des hommes

Dans le canton de Ménigoute, terre d'élevage ovin, Vasles est devenue la capitale internationale du mouton.
Sous le label Mouton-Village, les éleveurs produisent des agneaux de qualité supérieure.
D'autre part, une vie culturelle se développe dans la maison du mouton et le jardin des agneaux qui réunit vingt-quatre espèces du monde entier, dans un parc arboretum de six hectares.
Depuis des millénaires, le mouton est l'animal domestiqué qui a le plus donné à l'homme.
Un bel ouvrage, dirigé par Jean-Louis Neveu, nous fait appréhender tout l'univers du mouton : l'élevage, les races, le marché, jusqu'aux mythes dans différentes cultures.
Geste Editions, 96 p., 98 F.

BAPTISTÈRE SAINT-JEAN

Polychromies et fresques lumineuses

A Poitiers, cinquante mille personnes ont découvert l'été dernier la façade polychrome de Notre-Dame-la-Grande. La ville a lancé cette année une seconde invitation, toujours avec l'équipe Skertzo : les fresques de lumière du Baptistère Saint-Jean.
A la tombée de la nuit, les eaux envahissent la façade principale du baptistère. Toute la symbolique du lieu, tournée vers le baptême, se reflète à l'extérieur de l'édifice. Sur la pierre, défilent les peintures murales intérieures, datées des XIe et XIIe siècles : apôtres, signes évangélistes, cavaliers et dragons... recréés par l'équipe de Jean-Michel Quesne et Hélène Richard. Leurs fresques lumineuses enrobent le monument.
Montés en boucle, ces plans animés sont présentés de 22h à minuit. On peut donc assister également aux rendez-vous polychromiques de Notre-Dame-la-Grande. Chaque soir à 22h30, la façade se farde de couleurs et s'offre à la contemplation silencieuse pendant un quart d'heure.
Autour du site phare de Notre-Dame, d'autres rendez-vous ponctuent la saison estivale poitevine qui s'achèvera le 15 septembre avec les journées du patrimoine. Ainsi, chaque vendredi à 22h45, après les polychromies, l'ensemble Absalon en alternance avec Monique Bécheras et Dominique Ferran, co-titulaires de l'orgue de Notre-Dame, donnent un court concert d'un quart d'heure à l'intérieur de l'église. A 18h30 chaque jeudi, la place sert de scène à des groupes locaux de tous styles musicaux.
Notre-Dame est aussi le point de départ du «chemin de Notre-Dame» qui propose de suivre le fil bleu tracé au sol, pour une visite du coeur historique de la cité. Le long de ce parcours libre, on peut découvrir les sculptures monumentales et éphémères de Denis Tricot, installées sur les sites de Sainte-Radegonde, du baptistère Saint-Jean et place Notre-Dame, ainsi que les «corps-balises» des Grimpeurs de Temps de la compagnie Tournemine.

Laurence Chegaray

GASTRONOMIE

Le Compostelle sur le chemin des saveurs

Biscuit aux amandes, chocolat, mousse vanille parfumée au cognac et raisins : le Compostelle a de quoi affoler les papilles par ses ingrédients. Ce nouveau gâteau a pris place dans les vitrines d'une centaine d'artisans-pâtissiers de Poitou-Charentes. On doit cette tentation gourmande au syndicat des artisans-pâtissiers, soutenu par la Région et son président Jean-Pierre Raffarin, ministre des PME, du commerce et de l'artisanat.
En janvier dernier, vingt pâtissiers ont proposé chacun un gâteau, à base de chocolat et de cognac, à un jury, qui en a retenu cinq. En empruntant des éléments à ces cinq recettes, un gâteau a été élaboré et baptisé Compostelle, désormais une marque déposée, en référence au pèlerinage de Saint-Jacques, qui passait par la région.
Sous une robe de chocolat noir fondant et puissant, il cache, posée sur un biscuit aux amandes, une mousse au chocolat parsemée d'éclats de raisins et une mousse vanille, légèrement parfumée au cognac. Raffiné, ce mariage de subtiles saveurs se déguste très frais, juste sorti du réfrigérateur. Le Compostelle est surmonté d'une petite coquille Saint-Jacques en chocolat, réplique autorisée par les Beaux-Arts de la coquille emblème du pèlerinage. La gourmandise devrait être ensuite déclinée en bonbon, avec un coeur de caramel et de cognac.

Cécile Poursac